

BERLIN - BRUG



Mars - Avril - Mai 1978
Numéro 214



Meurzh - Ebrel - Mae 1978
Niverenn 214

RENSEIGNEMENTS

- Prix du numéro 8,00 F.
- Abonnement ordinaire 30,00 F.
- Pour l'étranger 40,00 F.
- Abonnement d'honneur à volonté

Direction - Rédaction - Administration :

Chanoine F. MEVELLEC, 30, route de Bertheaume, PLOUGONVELIN
(par 29217 Le Conquet) - C. C. P. Nantes 329-30

Regrettable déséquilibre.

Le dosage des articles bretons et des articles français n'a pu être assuré dans ce numéro d'une manière heureuse. Trop d'articles se sont fait attendre, sans doute à cause de l'atmosphère, avant, pendant et après les élections, [durant une période qui a duré... longuement. Cela s'est fait surtout sentir pour la partie bretonne. Il a fallu recourir à des "remplissages" en français. D'où un certain déséquilibre en faveur de celui-ci, pour lequel nous présentons des excuses avec promesse de prendre la prochaine fois une revanche au profit du breton.

Administration.

Cette période électorale nous a valu un autre ennui, mais du côté de la trésorerie. Depuis les débuts de Mars, les rentrées ont été faibles. Elles ont à peine repris leur cours normal. Il en est résulté que le dernier numéro, qui a coûté pour l'impression 9300,00 francs, n'a été bénéficiaire que de 8300,00 francs. Le trou a donc été de 1000,00 francs pour notre budget. Ce n'est pas bien méchant, si les générosités reprennent et s'il n'y a pas de défaillance pour le nombre des abonnés... payants. Ceux-ci diminuent régulièrement par le décès de nombreux anciens non remplacés, faute de militants et de propagandistes efficaces pour en susciter de plus jeunes. Mais ce mal n'est pas nouveau et ne nous a pas pour encore empêché de survivre.

Mais il y a là un danger que je livre à votre méditation. Réfléchissez-y et tout ira mieux.

Merci d'avance.

SOMMAIRE

Un Géant de l'Apostolat	1	La mer morte	22
Derniers feux sur Dom Michel	5	Mor	22
Notes supplémentaires sur la personnalité d'un évêque breton	7	Lerlou Brezoneg	26
Mystiques bretons modernes	11	Kan an dud a vor	32
Retour sur la vie de l'Abbé Perrot	14	Serom ar Paz-moug	33
Abondance de biens	16	Ijin-Empenn an Aotr. Perrot	36
Revue des livres français	16	Galv ar meziou	38
Le chanoine Poisson	23	Parabolennu	39
		Son an distro	40

133 982

Un Géant de l'Apostolat

DOM MICHEL LE NOBLETZ

(Fin)



La relève.

Si Michel vivait son présent avec intensité, instruit par les événements, il préparait aussi son avenir, ou plutôt celui de son œuvre. Il y pensait dès 1630. Il y avait treize ans qu'il était sur la brèche ; il était déjà physiquement épuisé par ses travaux apostoliques autant que par ses mortifications corporelles. Ceci, il l'avait avoué dans son cantique à la Vierge :

« Me am eus choaset eur vestrez (1) ».

Va yec'hed am eus ofanset

O troug - entent dispris ar bed

« J'ai compromis ma santé

En comprenant mal le mépris du monde »

Pour le moral, il se trouvait très atteint par les contradictions de toute sorte qui venaient de provoquer l'achat d'une maison de refuge au petit port du Conquet.

Depuis son ordination (1607) il n'avait connu que des échecs, du moins en apparence. S'il devait encore quitter ses marins, qui le remplaceraient à Douarnenez ? Un religieux ? Hélas ! le seul qui se fut intéressé à son action, le Père Quintin, de l'ordre de Saint-Dominique à Morlaix venait de mourir un an après sa grande mission à Ploaré-Douarnenez (1628). Les Franciscains de Quimper avaient plutôt pris contre lui le parti des rebelles. Penser à un prêtre libre et indépendant de son genre représentait une belle chimère.

Alors ! alors il ne restait plus que l'institut des Pères Jésuites, nouvellement installés dans la ville épiscopale (depuis dix ans). A cette époque, le vénérable comptait dans leur résidence un appui : le Père Bernard y était son confesseur et son confident. Fils d'un avocat rennais au Parlement de Bretagne, c'était déjà quelqu'un.

Or, en 1630 vint à Quimper un jeune novice de vingt-quatre ans, Julien Maunoir, également du diocèse de Rennes, qui partagea vite les soucis apostoliques de son compatriote et de son aîné de plus de vingt ans, qui étaient ceux de dom Michel. Le mérite de l'ancien fut de mettre en relation ce dernier avec l'arrivant. Par malheur en 1633, Julien Maunoir fut appelé par ses supérieurs à un poste éloigné de Quimper où il ne devait revenir que sept ans après, comme professeur au collège en 1640. L'année d'avant, le Père Bernard s'était distingué lors de la terrible peste de Quimper où il était apparu comme un sauveur sur bien des points. Hélas, notre vénérable en ce moment avait dû chercher refuge au Conquet.

Qu'importe ! L'expulsé avait déjà sur le jeune Maunoir, ordonné prêtre en 1637, des vues vraiment prophétiques qu'il confia au Père Bernard son directeur, avec ce qu'on appellerait aujourd'hui un portrait-robot de son successeur idéal. Il l'avait fait en juillet 1641 et ce en douze points, en y ajoutant une autre douzaine d'avis pratiques. Quand ce document

(1) J'ai choisi une dame, une maîtresse.

spirituel fut communiqué à l'élue de son cœur, la situation s'était déjà retournée à Douarnenez. Non seulement les laïcs hostiles avaient reçu une secousse au plus profond de leur cœur devant le départ tragique et soudain de leur victime, mais encore le nouveau docteur en Sorbonne, l'abbé Guéganou, ce si mal inspiré. Celui-ci ne venait-il pas d'autoriser (1) à venir prêcher la mission dans sa paroisse les pères Maunoir et Bernard qui, de là, purent passer à l'île de Sein, autre terre d'élection du vénérable où son disciple François Le Su, enfin revêtu du sacerdoce, continuait son œuvre commencée en 1616.

Et bientôt les deux amis de Michel Le Nobletz, dans le cadre de la mission suivante aux îles Molène et d'Ouessant, théâtres des premiers exploits de l'ermite du promontoire de Saint-Mathieu, viendront en barque rendre visite à leur père et chef pour l'action apostolique. Ce fut à la fin de cette année 1641. Cette fois, c'était la victoire pour le perpétuel persécuté.

L'Esprit saint, qui avait toujours guidé de ses inspirations le ministère de l'« apôtre libre », se manifestait enfin d'une manière quasi miraculeuse en faveur du serviteur de Dieu. C'est certainement à son intervention que le vieil Elie passait son manteau de prophète au nouvel Elysée, avec tous les charismes qu'y avait attachés le Ciel. Car - et l'abbé Kerbiriou le souligne bien - le jeune Jésuite "gallo", à partir de ses trente-cinq ans, allait recevoir l'héritage du vieux franc-tireur Michel Le Nobletz, le bretonnant, sous le symbole de la clochette et des cartes peintes. Le fils spirituel qui avait appris déjà les éléments de la langue bretonne d'une manière assez curieuse (2) présiderait bientôt, après lui, au relèvement religieux de la Bretagne, avec l'enrichissement de sa méthode de catéchisme et d'exorcisme, et surtout le développement des missions où il s'assurera le concours d'une nombreuse équipe de prêtres se relayant et de quelques grandes mystiques aux dons exceptionnels. Tout cela dès les débuts dans la belle obéissance à ses supérieurs, gagnés eux aussi à la cause.

Mais ceci déborde déjà notre sujet.

Reprenons donc le fil de la trame finale de la vie du vénérable, celui que le chanoine Renaud appelle...

Le solitaire du Conquet.

Mais il était écrit que les entrées en matière et dans la place pour toute situation ne se passeraient nulle part avec Michel le Nobletz d'une manière normale.

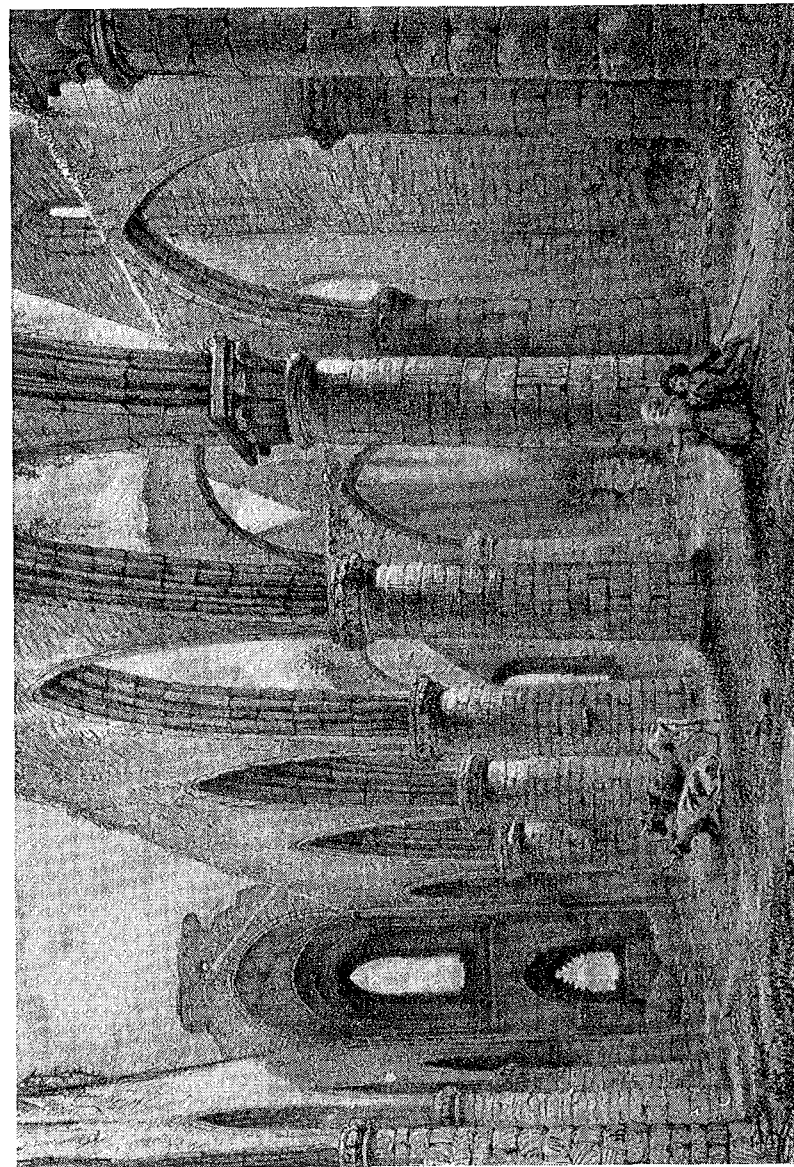
C'est ainsi que, dans ses débuts au Conquet, alors que Julien Maunoir et son compagnon le père Bernard, en route vers les îles à missionner selon ses propres désirs étaient venus justement le voir et prendre ses consignes et lui avaient procuré une immense joie, les choses tournèrent mal pour le solitaire, comme si tout plaisir chez lui devait comporter immédiatement une rançon.

Le chanoine Renaud conte joliment l'aventure, mais sans grande précision du moment que le père Verjus, son inspirateur était resté assez flou pour la date exacte. Sans trop nous avancer nous-même, essayons de présenter en substance les faits d'une manière plausible.

Ceux-ci, en tout état de cause, se passent dans le sillage de la mission que les pères Maunoir et Bernard prêchèrent à Molène et Ouessant fin 1641 ou début 1642.

(1) C'était dans l'année même.

(2) D'après Dom Michel lui-même.



L'abbaye de St-Mathieu à la pointe du promontoire, en l'état où aurait pu la trouver le Vénérable Michel de Nobletz entre 1610 et 1639, à la suite des destructions anglo-hollandaises du XVI^e siècle.

Les deux missionnaires étaient venus au sortir de la mission de Douarnenez, escortés d'une flottille de barques jusqu'au port du Conquet. Il dut y avoir bien du chahut à bord et pas que des chansons. Les douarnenistes étaient déjà réputés pour le chant des « *kantikou spirituels* » appris de la bouche de dom Michel lui-même. S'en trouva-t-il parmi eux à suivre les deux prédicateurs, au moins jusqu'à l'île Molène où il y avait aussi de belles voix, mais ignorantes du recueil des cantiques utilisés à Douarnenez ? C'est possible et on peut l'admettre, quand on pense à la générosité inventive de ces douarnenistes au bon cœur, soucieux d'aider les marins de Molène à se donner une mission chantante et vivante comme celle qu'ils venaient de vivre chez eux. Qu'importe ! D'une manière ou d'une autre, les chants spirituels de Douarnenez eurent leur réplique et prolongation dans les îles desservies à partir du Conquet. Mais les retombées faillirent provoquer un drame, quelques temps après, à l'occasion de la tournée épiscopale pour la Confirmation. Monseigneur ne la donnait pas sur les lieux à Molène. La coutume voulait que les confirmants et leur famille vinssent à terre ferme, au-devant de l'évêque. Il devait y avoir un bel arriéré de candidats au sacrement, car il y eut foule de jeunes fraîchement « missionnés » parmi les insulaires débarqués au Conquet pour la cérémonie. Les uns campèrent aux environs du port, autour de la maison de dom Michel, les autres chez leurs amis de la côte jusqu'à Porz-Liogan, Lokrist et la pointe de Saint-Mathieu. Tout ce monde, pour s'occuper, ne trouvait rien de mieux à faire que de continuer la mission en chantant à tue-tête les cantiques dont ils avaient encore les paroles et les mélodies dans les oreilles. Le vieux missionnaire retiré était aux anges. Reconnaissant son bien sur les lèvres de ceux qui chantaient aux carrefours et sur les places, si près de lui, il ne put résister à la tentation de se mêler au concert et de le diriger. Le malheureux ! Il n'avait pas compté avec les contestataires et les pharisiens du temps où il prêchait encore dans le désert, le long du promontoire et passant déjà pour le prêtre fol.

Il fut accusé devant le lointain recteur de Plougonvelin (1) et desservant le Lokrist, où était l'église tréviale, de pousser à la danse sur des airs de chansons à la mode des groupes d'étrangers, entraînant les bonnes gens de la paroisse. C'était un tollé de la part des esprits étroits et malveillants. Mis au courant dès son arrivée, le nouvel évêque Mgr Cupif, qui par malheur avait été grand vicaire de Cornouaille au moment des difficultés majeures de dom Michel dans ce diocèse, était déjà prévenu contre lui. Il prit feu tout de suite et parla d'excommunier l'incorrigible original. Cela n'empêchait guère les processions venant du port et d'ailleurs de s'avancer vers l'église de Lokrist, au chant des cantiques spirituels. Heureusement que, dans l'entourage de l'évêque, se trouvait le chanoine théologal de la collégiale du Folgoet, M. de Pentrez, plutôt favorable au fils du seigneur de Kerodern. Lui, savait le breton. Voulant en avoir le cœur net, il alla écouter de près ce petit peuple de chanteurs intrépides et quelle ne fut pas sa stupéfaction de constater que leurs chansons étaient tout simplement les vérités essentielles de la religion, mises en rimes bretonnes par des connaisseurs. Mais il fallait que l'évêque, trompé dans sa bonne foi, sauve à tout prix la face et rappelle au plus vite son excommunication non encore signifiée en public. Ce fut le prieur breton de Recouvrance, à Brest, dont le monastère dépendait de l'abbaye de Saint-Mathieu, qui fut désigné par M. de Pentrez pour dégager du haut de la chaire la responsabilité de Monseigneur, bien excusable de ne pas connaître la langue bretonne. Non seulement dom Michel n'était plus "interdit", mais il recevait les compliments et les bénédictions de son évêque, qui l'encourageait en plus à poursuivre son œuvre dans la mesure de ses forces. Celles-ci ne pouvaient plus hélas lui permettre d'aller loin dans l'action.

(1) L'abbé Noël Kerannou, recteur de Plougonvelin de 1613 à 1669, soit 56 ans.

Du moins jouissait-il désormais d'une paix relative, mais, de même qu'il avait subi sa condamnation injuste avec patience et humilité, de même aussi il usa de sa victoire avec modestie et réserve. Qui sait s'il ne serait pas encore en butte aux esprits étroits, critiques et exigeants là où il ne le faut. Le point chaud restait toujours le chapitre des femmes qu'il prenait comme collaboratrices pour sa catéchèse. Lorsqu'il avait rappelé de Douarnenez l'admirable Jeanne Le Gall, l'ignorante illettrée dont il avait fait là-bas l'une de ses meilleures catéchistes pour l'explication des cartes peintes, n'avait-il pas été obligé, sous la pression des pharisiens locaux de lui faire subir un examen rigoureux par M. Guillem, vicaire général du Léon et docteur de Sorbonne fort éclairé ?

Heureusement qu'à partir de 1648, quand l'ancien évêque, Monseigneur de Rieux revint de son exil momentané à son ancien siège de Saint-Pol, la paix fut définitive pour dom Michel. Le prélat le connaissait et l'appréciait déjà pour sa science théologique et sa vie sainte. Pour un peu, il aurait invité notre vénérable à se joindre aux missionnaires qu'il avait formés selon le cœur du Christ et dont les succès s'affirmaient de jour en jour.

Mais dom Michel n'avait plus que quatre ans à vivre et il ne pensait, à ce moment, qu'à les consacrer de son mieux à la préparation du grand voyage. Néanmoins, chez lui et aux alentours de sa maison, il ne cessait malgré toutes ses grandes misères de semer le champ des âmes qui venaient nombreuses lui demander avis, lumières et réconfort.

Déjà, pauvre à l'extrême comme François d'Assise, pénitent et tout entier perdu en Dieu comme la mystique Catherine de Sienne, il allait encore partager avec ces deux grands saints les souffrances des stigmates imprimant dans son corps les marques sanglantes des plaies du crucifié. Tel le curé d'Ars, il eut encore affaire au Démon, à celui qu'il appelait avec humour son cher ami, mais qui le tourmenta jusqu'à la fin, jusqu'à l'agonie. Il vécut celle-ci avec le Christ, au jardin des oliviers puisqu'il connut, à son exemple, la grande déréliction et la sueur de sang. Il avait pu auparavant écrire son testament spirituel à l'usage de ses héritiers auxquels, toujours humoristique, il ne légua qu'une cassette avec dedans ces simples mots en breton : *Netra* (rien). Ainsi dans le détachement total des hommes, mais favorisé dans ses derniers moments de la présence sensible de sa Dame fidèle, la Vierge Marie, décéda le 5 mai 1652, mort comme il avait vécu, c'est-à-dire en saint, le vénérable Michel Le Nobletz dont nous avons voulu conter l'admirable aventure sur terre.

F. MEVELLEC



Derniers feux sur Dom Michel

Tout n'a pas été dit dans nos trois éditions spéciales sur dom Michel Le Nobletz. D'autres que nous en ont parlé à l'occasion de son quatrième centenaire, comme par exemple le chanoine Elard dans les numéros du 9 juillet et 10 septembre 1977 de la Semaine religieuse de Quimper. Cependant il en reste encore beaucoup qui mériteraient d'être transmis aux Bretons de ce temps. Mais force est de conclure.

Nous le ferons sur une note d'espérance.

Naturellement nous aurions voulu que le vénérable qui a obtenu de Dieu tant de miracles durant sa vie en eut opéré suffisamment après sa mort à la prière de ses « dévots » pour être mis au rang des bienheureux canonisés comme le Père Maunoir qui n'était que son disciple et n'eut pas son magnétisme communicatif au plan spirituel.

Mais c'eût été trop beau de pouvoir ajouter cela encore à la forte empreinte dont il a marqué les âmes en Bretagne à travers ses continuateurs de siècle en siècle. Nous savons cependant que l'arbre planté par le vénérable est loin d'avoir porté tous ses fruits. Il tient encore de la sève en réserve. Mais le malheur veut que l'hiver dure trop ces dernières décades et que cette sève tarde à monter. A qui la faute, si l'admirable prêtre de l'armée « irrégulière » sacerdotale au sortir du Concile de Trente et qui fut l'initiateur non seulement d'un Père Maunoir et de ses disciples en Bretagne mais du prestigieux Saint-Vincent-de-Paul dans sa Grande mission de France ne trouve pas aujourd'hui de nombreux imitateurs dans les générations montantes ?

Il est difficile de le dire. Là où l'humus et le terreau n'ont pas été fournis en quantité suffisante par les cadres anciens, rien d'étonnant à ce que les jeunes plantes ne poussent pas ou n'arrivent point à leur épanouissement. Il y a là matière à réflexion et à mea culpa pour tout le monde.

Alors, alors prions Dieu, invoquons l'Esprit Saint afin que le Christ Jésus suscite dans son Eglise des conducteurs d'âmes pour le peuple qui s'adressent enfin aux gens avec leur cœur dans un langage simple, direct, populaire.

Si nous savons supplier, comme Michel Le Nobletz savait le faire, cette merveille se produira. Ce serait le plus grand miracle posthume du Vénérable. Qui sait si Dieu ne nous attend point là, nous qui ne savons plus prier avec foi pour la réalisation dans les faits de la doctrine et des consignes d'un grand Concile qui dépasse en richesses à exploiter celui de Trente lui-même.

Sachons retrouver le sens de la prière et celui du sacrifice sous toutes ses formes qui sont le prix des âmes. Le reste viendra en son temps pour la Bretagne et pour la France.



Ceux qui nous quittent

Nous avons déjà parlé des lecteurs du Bleun-Brug, en dehors de Pierre Lavanant de Saint-Brieuc, dont le départ vers le Père nous manque bien. Il s'agit surtout des derniers prêtres rappelés à Dieu dans le Finistère : les abbés Kerbiriou de St-Pol-de-Léon, l'abbé Pichon, aumônier à Plouescat, l'abbé Le Berre, ancien aumônier de Bretons d'Angers, le chanoine Biel Eliés, collaborateur à la revue sous le nom de *Mab an Dig*. Nous avons déjà retenu pour ce numéro un poème de celui-ci : *Galv ar meziou*. Ne pouvant encore faire mieux, nous le publions dans la partie bretonne, en attendant que notre ami, enterré le Mardi 11 Avril à Lampaul-Ploudalmézeau au milieu d'un concours extraordinaire de prêtres et de fidèles, reçoive au prochain tirage le tribut d'un hommage à égalité avec sa valeur et ses services rendu en tout domaine à la cause bretonne. Nous pensons à un grand article qui serait le résumé de sa carrière sacerdotale et bretonne telle que nous l'a présentée son intime, l'abbé Colin, dans son émouvante oraison funèbre.

Notes supplémentaires sur la personnalité d'un évêque breton

Nous avons publié ici quelques pages en 1976 sur le poète-conteur Finistérien, Pierre de Goesbriant, mort en 1838. A ce propos, un de ses descendants collatéraux, lecteur du *Bleun-Brug* et même collaborateur à la revue, Dominique de Lafforest-Kermenguy, nous adressa quelques notes supplémentaires au sujet d'un autre personnage de la famille, le frère de l'écrivain justement, ce Louis Joseph, qui fut d'Eglise et fonda, dans le Vermont, aux *Massachussets* (U.S.A.) l'évêché de Burlington taillé en Nouvelle-Angleterre dans l'archidiocèse de Boston.

Nous leur donnons avec retard place dans ce numéro, à la suite de l'essai biographique sur le vénérable Michel le Nobletz, pour montrer que le service des pauvres peut se faire chez les Bretons à partir des manoirs aussi bien qu'à partir des plus humbles demeures. Dom Michel fils d'un châtelain, notaire royal du Léon, pratiqua toute sa vie le mépris et le détachement des biens de la terre au bénéfice des déshérités de ce monde. Un siècle plus tard, dans un autre manoir, mais en Cornouaille, nous retrouvons le même esprit non dans un enfant, mais dans une mère de famille qui sut le communiquer à tous les siens, et particulièrement à celui que le zèle des âmes poussa loin de son pays comme jeune missionnaire et lui fit fonder très vite un nouvel évêché pour le bien des nombreux français et bretons, venus du Canada voisin grossir le flot des immigrés anglais déjà sur place.

Mais laissons la plume à un de ses arrières petits neveux à la mode de Bretagne, Dominique de Lafforest, apparenté par les de Kermenguy aux familles les plus connues du Trégor finistérien gravitant autour de Morlaix.

*
**

C'est au nord de Landerneau, dans la commune de Saint-Urbain, que se trouve le manoir de Kerdaoulas, belle construction en granite jaune de l'endroit. A la fin du XVII^e siècle, il est habité par l'héritière du lieu, dame Urbane de Buzic, épouse, en 1695, de Charles-Jean de Goesbriand. Celui-ci était né au manoir de la Noé-Verte, en breton Gwashlaz, en Plouezoc'h, où son père, Yves, marquis de Goesbriand, gouverneur de Morlaix, résidait habituellement.

La famille de Goesbriand, originaire de Plouigneau, était si bien possessionnée au XVI^e siècle, que l'on a pu dire : « Le seigneur de Goesbriand peut galoper de Morlaix à Saint-Brieuc sans sortir de ses terres. » La branche qui vint se fixer à Kerdaoulas par mariage était la branche puînée. En 1775, Christophe-Marie de Goesbriand, seigneur de Kerdaoulas et de Créac'h Balbé était lieutenant de vaisseau et lieutenant en premier des Gardes du Pavillon. Un de ses fils, Pierre-Désiré était juge de paix à Daoulas. Il avait épousé, en l'église de Plouézoc'h, sa cousine Emilie Pastour de Kerjean, née au manoir de Mesgouez, femme d'une grande charité. Elevée dans le respect du pauvre elle inculqua de bonne heure les principes évangéliques à chacun de ses onze enfants :

« Un trait caractéristique de mes parents était de croire qu'ils avaient d'instruire leurs enfants de l'amour mutuel que tous les hommes se doivent. Un jour qu'un d'entre eux était allé à la ville de Morlaix, il en revint fort impressionné et fit publiquement la remarque à Maman : « J'ai vu ma sœur la voleuse qu'on conduisait en prison, et mon frère le « porte-faix qui était saoul comme un C... ». Je n'ai rien vu de si respectueux que la conduite de mes parents envers leur pasteur et leur évêque, et ils se croyaient obligés de donner en toutes choses l'exemple du respect et de la subordination.

« L'amour envers les pauvres était très remarquable dans mes parents. Notre grand-mère du côté paternel (1) était restée longtemps sans enfants mâles, avait promis que si Dieu lui donnait un fils elle lui aurait donné pour parrain et marraine l'homme et la femme les plus pauvres de la paroisse, et je me souviens du vieux Pierre Cam et de la vieille Annaïs que mes parents nourrissaient et que mon père respectait comme ses parrain et marraine. »

On a souvent présenté les « bonnes dames » du XIX^e siècle comme des personnes compassées, plongées dans les dévotions et faisant l'aumône du bout des doigts. Il faut redire combien cette image est fautive : la véritable piété n'est pas chagrine. La fréquentation des lettres et documents de cette époque a vite fait de nous montrer au contraire des personnes bien vivantes, souvent pleines d'un humour qu'on ne rencontre plus, débordantes d'activité. On peut penser à la mère de La Villemarqué, « la bonne dame de Nizon », qui ne se contentait pas de prodiguer des soins dans la campagne, mais qui trouvait sa joie à rendre la gaieté et l'espoir à tous ceux qu'elle rencontrait. Les parents de Mgr de Goësbriand n'étaient rien de ces parents jansénistes qui transportaient l'enfer avec eux. Le jeune Louis n'avait nullement été poussé vers la vie religieuse. On le laissa chercher lui-même la voie qui lui conviendrait. Il le raconte :

« Je me rappelle qu'à la fin de ma rhétorique à Pontcroix, je devins fort soucieux en pensant à l'avenir. Quoique appartenant à une ancienne famille nous étions peu favorisés du côté de la fortune, mais l'idée de rester dans l'oisiveté et d'être à charge de mes parents me révoltait. Mais quelle carrière devrais-je suivre ? Parmi nos ancêtres ou parents nous comptons beaucoup de militaires et presque aucun ecclésiastique. Personnellement quoiqu'aimant les prêtres, j'avoue que la vue d'une soutane me déplaisait. Était-ce la peur d'être appelé à ce saint état ? Mes parents ne me pressaient pas pour embrasser une carrière quelconque, car ils reconnaissaient que Dieu seul a le droit de déterminer la question de la vocation, mais mon père surtout aurait été bien aise de me voir suivre la carrière militaire tout en demeurant fidèle à son Dieu comme à la France. »

« Mon père aimait les fleurs et s'entendait à les cultiver. Un jour du 25 août, fête de Saint Louis, il cueillit quelques fleurs d' « obelia cardinal » et me les présenta en chantant ces versets :

« Voici une fleur, mon cher Loulou
Qui je crois est selon ton goût
C'est de l'Obelia Cardinal
Ça veut dire tu s'ras général... »

(1) Pauline de La Boissière, de la maison de Lennuic en Locquenvel, née au manoir de Kertanguy en Squiffiec. Ses lettres la montrent très généreuse et fort avisée en affaires.

Je ne crus point la prophétie de mon vénéré père. J'ignore s'il y croyait lui-même mais c'était environ cette époque que je me décidai à étudier pour l'état ecclésiastique. Un jour après avoir lu quelques lignes seulement que m'écrivait mon directeur, mon aversion pour la soutane passe d'un coup et pour toujours, et je compris que travailler au salut des âmes était une carrière plus noble que celle de casse-tête sur un champ de bataille.

Ma vie d'étudiant au séminaire de Quimper fut comme celle des autres séminaristes. Je ne pensais pas à l'avenir ; j'aimais beaucoup le chant, les cérémonies et je me rappelle combien je fus émerveillé en écoutant les instructions que le savant supérieur nous donna pendant quelques mois à la lecture du soir sur le Sacrifice de la messe. J'ignore si durant les deux ans passés à Quimper il me vint en pensée d'aller travailler dans les missions. Je me rappelle pourtant qu'un jour à table une de nos tantes fit la remarque : « Louis, je ne puis me faire à l'idée que vous deviendrez un jour curé dans le finistère. » Je répondis quelque chose qui la fit rire, mais qui, je crois, la confirma dans son appréciation. »

La tante de Louis de Goesbriand avait vu juste puisqu'à vingt quatre ans il se trouvait bien loin de Quimper, à... Cincinnati. Ces quelques lignes, écrites par l'évêque de Burlington lui-même à la fin de sa vie, mettront peut-être un peu de lumière sur la personnalité d'un Breton du XIX^e siècle, docile aux inspirations de l'Esprit et qui sut mettre à la disposition de Dieu tout ce qu'il avait reçu.

D'après les notes de L. de Goesbriand et la tradition orale.

Dominique de Lafforest vient encore de revenir sur l'histoire de sa famille dans un article des *Cahiers de l'Iroise*, au numéro de juillet-septembre 1977, parlant des seigneurs de Roslan, un manoir proche de Morlaix, dans la paroisse de Plouézoc'h. Là, dès le temps de la reine Claude de Bretagne, épouse de François 1^{er} de France, un Yves de Goesbriand tenait déjà un « cayer » ou un livre de raison et nous renseigne sur les événements de la vie d'un petit château breton. Son fils Christophe ne continue pas, mais on sait par d'autres documents ce qu'est devenu le manoir de Roslan sous le règne de Louis XIV où Anne, la fille aînée de la maison épouse en 1651 Jacques, seigneur de Kermenguy en Cléder. Un petit fils de ce couple est baptisé le 3 novembre 1769 sous le nom de Nicolas. C'est ce garçon qui va surtout illustrer le nom des de Kermenguy, de Cléder habitant un hôtel à Saint-Pol, alors le siège de l'évêché de Léon. Nicolas de Kermenguy entre à vingt ans dans l'histoire à propos justement du dernier évêque du Léon, Monseigneur de la Marche (3), le père des pauvres. Voici comment l'arrière petit neveu raconte l'aventure et ses suites.

« Aussi longtemps qu'il le put l'évêque tint tête aux chefs de la Révolution avec une grande charité et fermeté. Ce n'est que sur l'insistance des citoyens les plus courageux de Saint-Pol qu'il se résigne à quitter le pays où sa vie est menacée ; au nombre des familiers du palais épiscopal (l'actuelle mairie de la ville) qui pressent leur évêque de se sauver, M. de Roslan [seigneur de Kermenguy]. C'est lui qui, un soir, appelle son fils. Il lui demande s'il consent à risquer sa vie pour Dieu et son pays.

(3) Né en 1729, à Ergué-Gaberic, près de Quimper.

Le jeune homme n'hésite pas une seconde. Le lendemain, par une belle matinée de février (1791) Nicolas de Kermenguy, accompagné de Jean Postec, un jeune domestique du Roslan, et de Salaün de Kertanguy, sur la grève au bas des prairies de la Villeneuve (château de Kernevez) où l'évêque qui avait reçu l'ordre de quitter le diocèse (4) était venu se réfugier, Mgr de Léon, d'abord caché à l'hôtel du Laz, belle maison derrière la cathédrale toujours dans la même famille avait déguerpé au nez de la maréchaussée venue le quêrir. Vers midi, l'évêque sort du château de Mme de Poulpique-Coatlès et gagne la grève. En silence, sur l'eau qui monte, une barque : elle emporte le dernier évêque comte du Léon.

Nicolas de Kermenguy racontera l'épisode à ses enfants. Son père le crut mort quand des pêcheurs de Roscoff lui apportèrent le chapeau de son fils, perdu sur la mer au moment de l'embarquement (5).

Il conservera avec vénération la gravure encadrée de noir que l'évêque lui remit, à Londres, où l'on voit Monseigneur de La Marche, brûlant des papiers, dans sa chambre de « Queen's street ». Il racontera aussi comment il prit part au soulèvement dirigé par Georges Cadoudal. Lors de l'expédition de Quiberon, il est chargé par M. d'Hervilly de protéger le débarquement des armes destinées aux paysans royalistes. Echappant au massacre par l'armée de Hoche, Nicolas de Kermenguy gagne l'île de Jersey. C'est là qu'il rencontre et épouse Rose-Sévère de Gouyon-Matignon, d'une illustre famille du pays de Lamballe ; ses parents ont dû quitter leur beau château du Vaurouault en Pléhérel pour sauver leurs vies. Nicolas de Kermenguy, qui est devenu chef de nom et d'armes par la mort de son frère aîné, blessé dans l'Armée des Princes, rentre à Saint-Pol en 1803. Il veut se consacrer aux paysans de ses terres de Cléder. Il reprend aussi le manoir ancestral, modernise l'habitat de ses fermiers. Son rentier énumère, commune après commune, les maisons manales, les manoirs et métairies nobles, les moulins et les terres que M. de Kermenguy visite, au pas de son cheval gris, par tous les temps. Sa générosité est devenue légendaire au point qu'à Saint-Pol, on l'appelle *ar Zant*. Les pauvres gens ne lui connurent jamais d'autre nom. *On avait coutume de le voir, traversant la grand'place de Saint-Pol, quand sonnait l'Angélus ; il s'arrêtait, se découvrait et récitait la prière de l'Ange. Puis il rentrait chez lui et disait, en passant devant la cuisine : « servicha ! ». La cuisinière, Olive Jointrier, apportait dans la salle à manger, une grande soupière en argent massif ; c'était lui qui servait le potage après avoir dit le Bénédicité. Tout près de l'hôtel Kermenguy, rue Croix-au-Lin, vivait une femme sans ressources ; chaque jour, Nicolas prélevait pour elle le meilleur morceau du repas et le lui faisait porter aussitôt. Le Jeudi Saint, il invitait douze pauvres à sa table et les servait. Chaque matin, il répondait la première messe à la cathédrale. Il était toujours sous le porche, attendant l'ouverture, hiver comme été. Dès qu'il sortait de l'église, il entrait chez le boulanger, prenait sous chaque bras un gros pain que sa longue cape dissimulait et les portait à deux familles pauvres.*

C'était lui aussi qui disait, à Cléder, en une année de grande disette : « Tant qu'il y aura du grain dans les huches de Kermenguy et de l'or dans mes poches, il y aura du pain pour les indigents ». Cette parole, les paysans, longtemps après, s'en souvenaient et la citaient. Un vieux bûcheron nous a raconté, d'après son père, que, cette même année sans doute, Nicolas se rendit au marché de Landivisiau, acheta tout le blé qu'il put, le payant en or, jeta un appel : « A moi les pauvres ! », et tout le blé, en un moment, fut distribué à ceux qui se présentaient. » (6).

Dominique de LAFFOREST.

(4) Il avait été appelé à la barre de l'Assemblée nationale.

(5) Les fugitifs avaient gagné par Pempoull le long des grèves un navire de contrebande qui les attendait au large de Roscoff.

(6) Notes de Louise de Kermenguy (1882-1972).

Mystiques bretons modernes

Le service des pauvres, qui est l'une des formes de la charité chrétienne, a toujours été fait en Bretagne à la mesure de la foi des Bretons.

Ceux-ci n'ont jamais adopté, sauf exception les théories protestantes de Luther ou de Calvin pour lesquels la justification s'opère par la foi seule sans les œuvres.

Mais si le souci des pauvres a particulièrement brillé chez les grands mystiques du XVII^e siècle comme Michel de Nobletz, les Pères Maunoir, Rigoleuc et Huby, ainsi que leurs filles spirituelles telles que Catherine Daniclou, de Quimper, Marie-Annie Picard de Saint-Pol-de-Léon, la bonne Armelle Nicolas de Ploërmel, Catherine de Francheville (Vannes) et Mme du Houx (diocèse de Rennes), il ne s'est pas étouffé aux deux siècles suivants, ni même au siècle que nous vivons. On le retrouve d'une manière remarquable, comme nous l'avons vu plus haut, en la personne d'un gentilhomme finistérien, Nicolas de Kermenguy, au sortir de la grande Révolution et, plus près de nous, chez une femme du peuple, Gabrielle Le Yaudet (1839-1881), originaire de Brélevenez près de Lannion, Côtes-du-Nord, et une dame morbihannaise, Liane de Pougy (1859-1950), morte princesse Ghyka.

1 — Gabrielle Le Yaudet (1839-1881).

Fille d'un pauvre marin goémonnier, elle commence par cueillir du goémon de grève, à l'âge où les autres enfants vont à l'école. Orpheline de bonne heure, elle doit mendier pour subvenir aux besoins des deux autres enfants de la nichée. Mais attirée par la vie religieuse, elle délaisse un office de servante pour aller chez les Sœurs de Bégard (des hospitalières) qui la renvoient vite pour cause de maladie ; Domestique à nouveau, elle se signale pendant le choléra de 1867 à Brélevenez, où elle soigne tout le monde sans dommage pour sa frêle santé. Elle a 28 ans, mais déjà elle a entrepris de longs pèlerinages à pied au Folgoat, à Rumengol, à Sainte-Anne-d'Auray. Elle a pu aller deux fois à Lourdes. C'est une mystique de la route pénitentielle pèlerinant pour les autres comme pour elle-même. Mais elle ne peut s'en tenir à la France. Elle veut faire à pied Rome-Brélevenez en cette grande année 1877. Elle y met trente-neuf jours, encore a-t-elle gagné par la grâce d'une personne charitable d'aller par le train de Gênes jusqu'à Rome où elle est reçue le 12 septembre par le pape Pie IX. Celui-ci la voit à deux reprises. Lors de la dernière audience générale, il dit : *Voilà ma bonne Bretonne*. Il s'y intéresse et lui donne un petit souvenir.

A la suite de cela, elle guérit. Est-ce le pape qui a opéré le miracle ?

— Non, répond-il quand on l'en avertit. *C'est la foi de cette bonne fille : qu'on ne croit pas que ce soit le pape.*

Gabrielle reste six semaines à Rome où elle pèlerine dans tous les sanctuaires.

Au retour elle passe par Lyon où elle est accueillie au couvent des cinq plaies. On veut la garder comme sœur converse. Elle accepte à une condition : c'est qu'on la laisse aller jusqu'à Jérusalem : elle veut mettre ses pieds là où le Christ a mis ses pas. Accordé ! Elle revient alors à Brélevenez saluer les siens et vendre le peu qu'elle a pour le donner aux pauvres.

Elle regagne la communauté de Lyon et se prépare au grand voyage, mais en faisant un crochet par le petit bourg du saint curé d'Ars. Et en route pour Marseille où elle attend six semaines le bateau qui la prendra gratuitement. Elle aborde au bout de huit jours de traversée à Jaffa, sur la côte palestinienne et arrive exténuée chez les sœurs de Sion à Jérusalem. Elle visitera cependant tous les lieux saints, notant avec soin ses observations. Elle veut alors retourner au pays pour raconter les merveilles qu'elle a vues. On la laisse partir avec la mission d'accompagner Melle de la Valette en France. La traversée est terrible. Tous les passagers sont malades, sauf le commandant, le médecin et Gabrielle qui se dévoue comme en 1867 à Brélevenez. Incroyable est l'impression qu'elle produit.

Elle arrive à Paris avec sa bonne demoiselle en chemin de fer et peut revoir sa Bretagne. Oh ! pas pour y rester. Elle rejoint vite son couvent de Lyon. Mais Jérusalem l'obsède toujours. Elle veut vivre la vie d'ermite comme quelques saints de *Buhez ar Zent* (1) qu'elle porte constamment sur elle. Force est de la laisser partir.

On la recommande même chaudement aux religieuses de Notre-Dame de Sion. Cela tombe bien. A Jérusalem quelqu'un, le Père Ratisbonne a déjà posé la première pierre le 24 mars 1881 d'un petit ermitage sur la montagne des Oliviers. La première recrue sera Gabrielle qui a tout de suite déclaré son intention aux Religieuses.

Elle s'y éteint doucement dans les derniers jours de mai de cette année bénie. Ses vœux ont été exaucés. Elle a pu être ermite selon son désir le plus cher.

Les pèlerins bretons à Jérusalem ont tout loisir de s'incliner devant ses restes, au couvent de l'Eccé-Homo où est sa tombe, dans la crypte de N.-Dame de Sion avec cette inscription si simple :

Gabrielle Le Yaudet, ermite de N.-D. de Sion, 1881.

N.B. - Ce bref résumé a été extrait des notes aussi fournies qu'intéressantes, publiées par Roger Laouénan dans les Cahiers de l'Iroise à la suite de celles de Dominique de Lafforest sur le seigneur de Roslan, Nicolas de Kermenguy, le père des pauvres.



2 — Liane de Pougy (1869-1950).

Ici ce n'est plus à une simple femme du peuple, fille d'un pauvre batelier sur la rivière de Lannion que nous avons affaire, mais à une courtisane repentie. On l'appelle Liane de Pougy, de son nom de guerre ou de théâtre. Son père était le capitaine Chassaing, du quatrième des lanciers. Elle fut élevée à l'Institution des Fidèles Compagnes de Jésus de Sainte-Anne-d'Auray. Mariée à 17 ans à l'enseigne de vaisseau Joseph Pourpre, elle s'installe à Brest dans le luxe et le désordre. Son mari la surprend un jour en flagrant délit d'adultère et lui tire dessus très bas dans le dos. Remise, sa femme l'abandonne avec son petit garçon de dix mois pour mener la grande vie, un peu à la manière de « Marie La Bretonne », cette fille de meuniers de Belle-Isle-en-Terre (2) qui connaîtra tant de succès mondains à Paris et en Grande-Bretagne. Elle-même en goûtera sa part

(1) *Buhez ar Zent*, le livre de la vie des saints en breton.

(2) Marie Le Manac'h devenue la femme d'un riche lord sous le nom de lady Mond.

dans notre capitale, où elle développe tout ce qu'il faut pour attirer les faveurs et libéralités d'une foule d'admirateurs fortunés sous le nom de Liane de Pougy. Et cela dure ainsi jusqu'en 1896 où, blasée de tout, elle commence à réfléchir et à vouloir secouer le joug décevant des plaisirs du monde. Elle a 27 ans. Ce n'est qu'en 1910 qu'elle se décide à se refaire un foyer avec un prince roumain, le prince Gyka. C'est le début des renoncements. Il y avait en elle quelque chose d'Eve Lavallière, cette autre convertie illustre. Désormais il n'y a plus de Liane de Pougy, mais une princesse qui se montrera une épouse irréprochable. Mais la grâce de Dieu ne la touche vraiment qu'en 1928, à l'occasion d'un passage rapide dans l'asile-orphelinat Sainte Agnès des Sœurs de la Salette, près de Grenoble.

De là datent ses premiers pas dans la vie spirituelle, aidés par un religieux converti le Père Rzewusley, ancien comte polonais, retiré du monde.

Le 14 août 1943 en pleine tourmente, avec le consentement de son mari, elle est reçue dans le tiers ordre de Saint-Dominique au monastère d'Estayer.

Jusque là entre Paris, Roscoff et Saint-Germain-en-Laye elle avait vécu en catholique fervente. Maintenant commence une vie chrétienne renoncée, presque de noniale.

En 1945, elle perd son mari. Rien ne la retient plus dans le monde, puisque son fils Marc l'aviateur qu'elle avait repris, était tombé déjà le 2 décembre 1914 sur le front de la Somme.

C'est la solitude complète. Elle n'a plus que son Tiers ordre dont elle suit scrupuleusement les règles. En 1950, Année sainte elle se trouve à Lausanne en Suisse. *Si je meurs pendant cette année sainte, dit-elle, et surtout si ma vie coupable s'achève le jour de Noël, je saurai que Dieu m'a pardonnée.*

Elle souffre d'une grave affection du tube digestif et elle a quatre-vingt-un ans. Tandis que chacun se prépare à fêter la Nativité, elle reçoit les Sacrements. Les derniers moments, écrit l'historien Jacques Castelnau, se déroulent dans l'extase. A minuit elle murmure : *La miséricorde de Dieu est infinie.* Quelques instants plus tard, elle meurt. C'est le 25 décembre.



RETOUR

sur la vie de l'Abbé PERROT

Le chanoine Poisson qui vient de mourir - que Dieu lui fasse paix - avait déjà dit à peu près l'essentiel de la vie et de la fin de carrière du fondateur de l'association ou plutôt du mouvement Bleun Brug, mais c'était presque sur le chaud. Douze ans s'étaient à peine écoulés depuis sa mort tragique le 12 décembre 1943, et nous étions encore sous l'influence de la Libération avec ses pénibles retombées.

Bien des choses gagnaient à rester dans l'ombre jusqu'à des temps meilleurs. C'est ce que laissait entendre le chanoine Falc'hun dans sa préface et l'auteur lui-même dans son avant-propos, mais depuis les passions ne se sont guère calmées, des esprits continuent à s'échauffer encore sur le cas de l'abbé Perrot, dont la mémoire n'arrive que difficilement à faire l'union autour d'elle.

Cela n'a guère empêché les fêtes, les trois fêtes de son centenaire de naissance d'avoir été remarquables chacune, selon un style bien différent. Il a été beaucoup écrit à cette occasion, non seulement dans la revue Bleun Brug Feiz ha Breiz dont il fut le directeur pendant trente-deux ans, mais encore dans le bulletin de Landévennec sous la plume du Père Marc et dans Brud nevez sous la plume de Fanch Broudig.

Mais il en reste tout de même à dire.

Nous voudrions aujourd'hui relever une objection qui prend partout l'allure d'une critique.

La voici : l'abbé Perrot, comme prêtre de l'Eglise romaine qui est universelle, n'a-t-il pas été plus nationaliste que catholique et n'a-t-il pas un peu négligé l'aspect Feiz, le côté « foi chrétienne » au bénéfice de l'aspect Breiz, qui est du domaine humain ?

Les trois documents qui suivent seront je crois, une bonne réponse à cette remarque.

● ...Je ne veux pas répondre à vos coups de massue qui depuis longtemps auraient dû pulvériser le Bleun-Brug, mais permettez à un aîné de vous dire que vous faites le jeu de nos adversaires en essayant de semer la division parmi les meilleurs militants de la cause bretonne.

Que c'est douloureux pour moi de voir que vous avez encore le triste courage de dire « que la foi n'a rien à voir avec les intérêts communs de la collectivité bretonne », étalant ainsi la lèpre du laïcisme qui vous ronge et qui a été si souvent condamnée par le pape Pie XI.

Comment osez-vous dire que l'élite paysanne, ouvrière et bourgeoise ne prenait pas le Bleun-Brug au sérieux, alors qu'elle accourait en foule à ses congrès sur semaine ?

N'ayant à vous dire aujourd'hui que des choses amères, je ne veux pas vous parler dans la langue de chez nous.

(A un militant breton, pas de nom sur le manuscrit - août 1929)

Défiez-vous de la peste du laïcisme qui a tué la France et a déjà empoisonné une bonne partie de la Bretagne. Si Patrice Pearse a pu sauver son pays, c'est parce que c'était un Celte et un Chrétien convaincu penn-kil-ha-troad. Que la jeunesse bretonne marche sans ses pas. Les autres voies ne peuvent conduire qu'à la perdition.

(Message à un chef d'un mouvement de jeunesse bretonne

(c'était Yann Goulet) 1941).

● *Pierre angulaire de la Bretagne : Le Christ.*

Vouloir faire de la Bretagne une Nation sans foi comme la Nation française, est un crime contre la Lumière !

Si la France est tombée, c'est parce qu'en elle toutes les vertus chrétiennes se sont éteintes les unes après les autres et si on veut restaurer la Bretagne qu'on la construise sur la pierre angulaire qu'est le Christ : rien de durable ne se fera autrement.

*Hep Jezuz-Krist klask sevel ti,
'Zo bernia mein hep lakat pri !*

C'est ce qu'a fort bien compris l'Irlande, la doyenne des Nations celtiques. C'est ce qu'il faut que la Bretagne comprenne.

● Si la foi chrétienne subit en toi une éclipse, étudies et pries, car la foi est un don de Dieu mais un don qu'il accorde à tous ceux qui le lui demandent bien humblement — et tu retrouveras la Foi de tes pères, Feiz hon Tadou koz.

(Conseils à un leader breton Mordrel. Avril 1942)

« Holl evit Breiz ha Breiz evit Doue » (1937).



Abondance de biens...

Ne nuit point. C'est du moins le dicton.

Mais cela crée parfois des problèmes. Nous en avons ici en ce moment.

Au dernier numéro, nous avons fait la critique très détaillée d'un travail en trois volumes de longueur inégale, sur les origines bretonnes de l'histoire du breton et le renouveau des études concernant les deux sujets au XIX^e siècle. Avaient suivi la relation d'un livre d'art les Saints de Bretagne et trois autres sur la matière de Bretagne. Pour clôturer la série française : un ouvrage sur les vicissitudes du nationalisme breton et un fort manuscrit traitant de la chanson populaire bretonne. Soit en tout douze pages de texte pour huit ouvrages. Du coup la partie bretonnante avait dû être minimisée : deux pages seulement pour le travail de Loeiz ar Floc' publié dans Studi.

Il faudra donc en cette livraison rééquilibrer la distribution des notices bibliographiques.

Par malheur ou par bonheur aux six livres gardés en réserve et qui attendent leur tour, sont venus s'ajouter une dizaine d'autres reçus depuis au secrétariat. Un choix s'impose, car nous ne pouvons en retenir que la moitié ou même moins, puisqu'il n'y aura que trois ouvrages bretons à opposer à cinq livres français. Pour le reste les auteurs devront patienter, les lecteurs aussi. J'avais cependant à présenter une petite série en français sur l'art breton et une autre tournant autour du premier musée d'océanographie de Bretagne de type carcinologique (crustacés) avec cinémathèque.

Oui, abondance de biens pour une petite revue qui a plutôt hâte de sortir de ses tirages spéciaux à quarante pages illustrées qui lui reviennent chaque fois à 950 000 anciens francs. Ne nous plaignons pas trop cependant. Jusqu'ici les trois numéros en cause ont vu leurs dépenses couvertes grâce aux générosités des Amis du Bleun Brug.



Revue des...

LIVRES Français

Nous commencerons par les historiens, ceux de la grande comme de la petite Histoire.

Et tout d'abord par deux livres que nous examinerons l'un à la lumière de l'autre tellement ils nous apparaissent complémentaires : l'histoire de la nation bretonne et celle du mouvement breton.

1. — *HISTOIRE DE LA NATION BRETONNE*, par Claude Planson et Erwan Koshaneg (Y. Le Cozanet).

Ce premier ouvrage a un double auteur : un gallo et un bretonnant. Tout en s'intitulant histoire, il s'avère plutôt comme un essai sur l'his-

toire, et ceci il l'est par la philosophie et les jugements de valeur qu'il porte à propos des événements relatés. Toute nation est avant tout un peuple et tout peuple a une histoire qui présuppose une préhistoire. Celle-ci existe sous la plume de nos deux jeunes bretons, mais plutôt à l'état d'esquisse, comme est sommairement présentée la tranche d'histoire en cause qui ne peut vraiment commencer que là où affleure l'idée de nation bretonne, c'est-à-dire aux temps des rois francs Carolingiens sous Morvan Lez Breiz et surtout un peu plus tard sous Noménoé, le premier roi breton armoricain. Cependant une véritable conscience bretonne n'apparaît qu'à partir d'Alain Barbe-Torte, vainqueur des Normands, pour s'affirmer sous les ducs Capétiens de la maison de Montfort, particulièrement les derniers, face à l'Angleterre comme à la France. C'est ici que l'on peut parler d'une nation bretonne devenue un Etat souverain pourvu de tous les moyens de gouvernement à l'égal de l'Etat français qui n'est plus que le suzerain et un suzerain plus symbolique et nominal que réel. Cela nous mène jusqu'au traité franco-breton de 1532 où les Valois de France mettent la main sur la Bretagne à la faveur d'un contrat non respecté.

Entre temps, il a été possible à nos deux auteurs de définir dans un chapitre spécial la notion du génie qui est à la base et fait le ciment d'un peuple : nation véritable code génétique d'un peuple, ce génie est aussi facteur de valorisation sans lequel ni le groupe, ni l'individu ne ressentent plus la nécessité de la vie et dépérissent par l'acceptation d'un lent suicide. Les idées forces qu'il produit déterminent une conception globale du monde, créant un imaginaire collectif qui assure la cohésion du groupe qui, confronté aux réalités du sol et d'une époque, va définir ses formes sociales, puis couronner sa cohésion en élaborant, à un degré supérieur, ses formes religieuses.

Malgré la langue un peu barbare, ce paragraphe dit bien ce qu'il veut dire et serait la mesure de la vérité s'il n'y avait cette question des formes religieuses que définirait le groupe sous la pression de l'univers imaginaire créé par la conception globale du monde, chose qui pourrait s'appliquer à la religion des druides, mais pas certes à la religion chrétienne, venue par les envoyés de Rome porteurs du message d'un Homme-Dieu qui vécut, mourut et ressuscita en son temps sur la terre de Palestine. Il n'y a pas mal de flou dans ce chapitre et de matière à confusion. Nos auteurs semblent n'avoir pas lu les *Chrétientés celtiques*, de dom Gougaud et s'être contentés du livre d'Olivier Loyer sur le même sujet. S'il y a des différences de présentation dans les formes des chrétientés celtiques avec les autres églises catholiques du monde, il ne faut pas oublier les grandes similitudes de fond. Par ailleurs cette triade féminine dont il est parlé dans le même chapitre, à propos du mysticisme religieux des Celtes, n'y trouve guère sa place. Comme Mlle Marie Kerhuel en a déjà fait bonne justice non sans courtoisie dans sa revue *Douar Breiz* il n'y a pas lieu d'y revenir.

Nous sommes mieux en sécurité avec ce qui est écrit dans les deux chapitres qui suivent, à savoir : l'affirmation nationale et le mariage de la Bretagne et de la France.

Nous pouvons être d'accord aussi avec trois sur quatre des chapitres de la deuxième partie, c'est-à-dire : le contrat violé, la Bretagne à genoux et le rêve avorté, sans pour si peu prêter un trop grand crédit et surtout pas inconditionnel, malgré leur importance, à certaines dates historiques, comme le 14 juillet 1789, fête de la Fédération, le 10 août 1792, jour de l'écrasement par les Jacobins des fédéralistes bretons ou autres, et le 4 décembre 1890 où fut inauguré le cours d'Histoire de Bretagne professé par A. de la Borderie à la faculté de Rennes, cours qui débutait ainsi :

« La Bretagne est mieux qu'une province, elle est un peuple, une nation véritable et une société à part parfaitement distincte, dans ses origines, parfaitement originale dans ses éléments constitutifs ».

En dépit d'un essai d'opération de génocide qui dure depuis près de deux siècles, ces paroles restent toujours vraies. La Bretagne, par ses élites conscientes de son identité, continue sa vie de nation à laquelle un pouvoir jacobin centralisé à outrance n'a pu enlever la force de son âme et de son génie.

Dans la vingtaine de pages terminales du livre dont le corps même ne comporte que 158 pages, en dehors des annexes d'importance plutôt secondaire (trente pages), est traité un sujet qui prend de plus en plus une valeur d'actualité : l'*Emsav breton* ou la Renaissance bretonne à partir des luttes pour sauver la langue et pour échapper à l'étouffement politique, mais les auteurs prennent les choses seulement à la sortie de la guerre de 1945 et laissent dans l'ombre bien des aspects événementiels antérieurs au bénéfice de considérations philosophiques qui ont leur importance, bien sûr, mais reposent ainsi sur des bases trop étriquées.

Rien n'est perdu cependant, puisque c'est à ce chapitre final que prend la relève un historien chevronné du mouvement breton, c'est-à-dire Yann Fouéré, dans son dernier livre :

2. — L'HISTOIRE RESUMÉE DU MOUVEMENT BRETON.

Ici il s'agit bien d'une Histoire et d'une histoire résumée sur une échelle de deux siècles, le XIX^e et le XX^e (de 1800 à 1977), cette histoire Yann Fouéré l'a vécue personnellement, à partir de 1934 où étudiant à Rennes, il mit en ligne avec quelques autres jeunes *ar Brezhoneg er skol*. Depuis il n'a pas déposé les armes et son nom est attaché aux principales initiatives qui ont illustré le mouvement des quatre dernières décades, sans compter qu'il n'est ignorant en rien de ce qui concerne le combat culturel breton du XIX^e siècle et du premier tiers du XX^e. Il en avait déjà écrit dans ses trois premiers livres sur la Bretagne. Tout cela va lui permettre de présenter son travail en tranches chronologiques bien nettes, au long des treize chapitres qui forment le corps de son texte de 145 pages, à peu près la longueur de celui de nos deux jeunes essayistes cités plus haut.

Comment condenser en quelques lignes un ouvrage qui est déjà un résumé et un très bon résumé ? Il tient à la fois de la revue générale par l'ampleur de son information et du compte rendu détaillé par la précision de sa nomenclature. Au lieu de nous demander de quoi a-t-il parlé au juste, demandons-nous plutôt de quoi il n'a pas parlé. Tout y est, tout y passe. Et le jugement — ce qui ne gâte rien — y est d'une belle sérénité, en dépit de toutes les épreuves et traverses où a passé notre militant.

On pourra lire le livre à la suite de l'*Histoire de la nation bretonne* auquel il apportera un complément fort utile pour les faits événementiels. Mais on pourra tout aussi bien commencer par lui et s'en servir comme d'un bon projecteur balayant de ses feux toute l'époque qui va de 1800 à nos jours. En tout état de cause on retrouvera dans les deux ouvrages la même philosophie de base et le même accent de nationalisme breton anti-jacobin, anticentralisateur avec le même reproche fait à la France d'avoir manqué d'honneur, c'est-à-dire de fidélité à sa parole comme à ses écrits.

L'histoire de la nation bretonne est sortie des éditions de la Table Ronde, 40, rue du Bac, 75007 Paris.

L'*Histoire résumée du mouvement breton* a été publiée grâce aux Cahiers de l'avenir de la Bretagne, 38, rue Jeanne-d'Arc, 29 S Quimper.

Les deux se trouvent en vente dans toutes les librairies de Bretagne.

3. — Continuant sur le thème de l'Histoire, nous arrivons à un livre de chroniques sur quelques événements de la petite histoire de LA CHOUANNERIE EN PAYS GALLO, par Adolphe Orain.

C'est écrit par un homme du terroir, originaire de Bain-de-Bretagne,

qui a beaucoup consulté la *Mémoire* de son pays et fouillé les archives particulières autant que publiques. Il transcrit ce qu'il a amassé avec patience d'une plume simple, correcte et sans prétention.

Les gallos liront cela sans fatigue mais non sans plaisir, d'autant plus que l'auteur a ajouté à ses histoires quatre-vingt-dix pages de souvenirs personnels dont certains ont la fraîcheur des contes et le merveilleux des légendes.

Le livre de 235 pages a été édité chez Armor, 59, rue Duhamel, 35000 Rennes.

4. — Avec LE PAYS DU LEON (Bro-Leon) de Michel de Mauny, un gallo également (1), nous restons encore apparemment dans la petite histoire, l'histoire d'un ancien comté, telle qu'elle est inscrite dans la pierre de ses monuments éparpillés à travers les paroisses.

Mais ce livre est sorti de la plume d'un journaliste historien qui a écrit autre chose que la dizaine de plaquettes qu'il compte à son actif déjà sur des sujets bretons. Il a parlé de l'Histoire générale dans son *grand traité franco-breton* et une biographie d'Anne de Bretagne, comme dans ses introductions historiques à ses ouvrages sur le comté de Rennes et du pays vannetais.

Et voici qu'il s'attaque aujourd'hui sur le même mode au comté et à la vicomté du Léon dans un travail de 400 pages bien tassées. Pour un non originaire de la Basse-Bretagne, c'est presque du sport. Mais attention ! La première plaquette de M. de Mauny concernait les châteaux du Finistère, la neuvième la presqu'île de Crozon et la dixième les châteaux et manoirs du Léon. C'est vous dire que face à ce dernier pays comme au Finistère en général, l'auteur n'est pas à son coup d'essai.

Et il nous le prouve bien tout le long de son texte. Celui-ci comme dans toutes les présentations précédentes de *pays* commence par une brève histoire du Léon. La création du comté remonte à Even le Grand, vainqueur des Normands en Basse-Bretagne (2), dont la cour était à Lesneven. L'héritage d'Even resta intègre jusqu'à Guyomarc'h IV, rebelle avec ses deux fils à la main mise sur sa terre du roi d'Angleterre, Henri II Plantagenet qui a éliminé du pouvoir ducal Conan IV, le beau-père de son troisième garçon, Geoffroy qu'il a installé à sa place. Mais Guyomarc'h est finalement battu et meurt en 1179. Geoffroy pour briser toute résistance future, partage le fief du père entre ses deux héritiers : à Guyomarc'h V, l'aîné il laisse les grandes chatellenies de Saint-Renan et de Lesneven avec quatre-vingt-trois paroisses ; à Hervé, il donne celle du Daoudour entre la rivière de Morlaix et le Haut-Elorn et celle de Landerneau avec cinquante-six paroisses auxquelles sont ajoutées un enclave prisé sur Saint-Renan et les terres du comté sises en Cornouaille. Mais autant le cadet est économe et sage, autant l'autre est un fol dissipateur, bientôt dans les dettes du duc de Bretagne et même de son frère. Celui-ci qui n'a que le titre de vicomte deviendra peu à peu le comte effectif, jusqu'au jour où, par mariage et déshérence, il portera son bien à la puissante famille de Rohan dont l'un des cadets sera un jour dénommé le prince de Léon... Au cours de l'Histoire, les terres cornouaillaises de l'ancien comté en dessous de l'Elorn seront soustraites au bloc primitif. L'auteur ne s'occupera donc que de ce qui reste de ce dernier. Il le divise assez judicieusement en « sept pays » qu'il va passer en revue devant nous à travers ses monuments de pierre. Auparavant, dans l'introduction, il nous aura donné une idée des divers courants artistiques dont s'est inspirée la construction des manoirs, châteaux et sanctuaires et fait

(1) Il est de Laillé (Ille-et-Vilaine).

(2) En 937.

bonne justice d'un prétendu décalage de l'art breton. Et nous voilà prêts au défilé « monumental ».

Les « pays » étudiés qui reçoivent surtout leur nom d'après la forme des coiffes, sont de grandeur inégale. L'un d'eux : le promontoire de Saint-Mathieu qu'il allonge du cap Finistère (Penn ar bed) jusqu'à la pointe de Corzen, est le plus petit, mais il est tellement chargé d'histoire à cause de l'abbaye historique et dom Michel Le Nobletz qui commença et finit là son étonnante vie de missionnaire ! Il lui consacre donc une vingtaine de pages marquées au coin d'une érudition sûre. Remarquons que pour les autres pays, il n'est pas question non plus des seuls monuments, mais des hommes qui ont illustré dans un passé lointain ou récent l'histoire des lieux mis en cause, comme l'amiral de Portzmoguer, commandant la Cordelière et l'abbé Perrot, nés tous deux à Plouarzel ; le corsaire Cornic et le dominicain Albert Le Grand, l'auteur de la *Légende dorée des Saints de Bretagne*, tous deux de Morlaix, etc.

Par ailleurs, lorsqu'il est parlé d'une église ou d'un clocher, il est fait mémoire aussi du maître d'œuvre, des imagiers ou des sculpteurs comme des écoles auxquelles ils appartiennent. Pour les châteaux, l'on s'étend sur l'histoire de la famille qui a présidé à la construction.

Et c'est ce qui rend le « défilé » intéressant.

Mais tout n'est pas dit et bien des paroisses ont sauté. Il aurait fallu allonger le travail de 200 pages de plus, là où il y en a déjà 400. Ce n'était pas possible, faute de place, non de savoir. Il reste donc matière à consulter les spécialistes comme Couffon et Le Bars pour les édifices religieux, Le Guennec et Toscer pour les autres monuments.

Tel qu'il est, le livre de M. de Mauny en apprendra beaucoup à tous les lecteurs sur l'histoire et la géographie humaine du pays du Léon (Bro Léon) et cela sans ennui ni fatigue, car il est écrit par un maître de la plume, qui sait mettre autant de cœur que de clarté dans ce qu'il veut nous dire sur un sujet qu'il aime.

L'ouvrage de 400 pages au texte serré est sorti des éditions Armor, 59, rue Duhamel, Rennes.

5. — *VIVRE AU PAYS*, par Louis Ergan et Loeiz Laurent.

Voici un livre qu'il faut d'abord situer.

Il est écrit par deux jeunes Bretons, le premier de Haute et le second de Basse-Bretagne dont la connaissance et l'amour de leur « pays » d'origine est au-dessus de tout soupçon. Mais ils ne peuvent pour si peu faire abstraction des autres « pays » de la communauté française — de l'Hexagone, comme ils disent — et cela d'autant plus que l'un des deux habite à cette heure le Limousin.

Cela étant dit, je ferai également d'entrée de jeu une autre remarque. Dans cet ouvrage à propos de l'Hexagone, il y a beaucoup de référence au monumental travail d'Alain Pierrefite du *mal français*. Le ministre de la Cinquième a bien monté sa clinique pour l'observation, l'étude minutieuse et le débridement de ce qui ne va guère dans l'organisme de la France, mais il avoue son impuissance à faire appel, pour les remèdes aux institutions françaises comme à changer celles-ci. Il faudrait se hausser à l'étage des Présidents de la République au pouvoir personnel, mais de Gaulle y a échoué, Pompidou n'a pas eu le loisir ou la clairvoyance de prendre à temps les correctifs efficaces — lisez son *nœud gordien* — et Valéry Giscard n'a surtout pour encore que ses bonnes intentions qu'il prend trop vite pour des réalités. Dans la préface de sa *Démocratie française*, il fait bien état de ce qu'il a mis en ligne dans le sens proposé

justement par nos deux jeunes auteurs tout au long de leur travail :

« *Un coup d'arrêt donné dans les villes au gigantisme destructeur et niveleur ; l'amélioration de la qualité de la vie retenue comme objectif essentiel de l'action gouvernementale ; l'écologie introduite dans l'étude de tous les grands projets ; une politique d'ensemble mise en place pour les espaces verts autour des grandes villes ; le sport doté d'un statut moderne ; les métiers d'art protégés. L'impôt des patentes réformé ; les collectivités locales progressivement créditées par l'Etat de l'équivalent de la T.V.A. qui pèse sur les investissements ; une réflexion entreprise en vue de permettre dans notre pays de vieille centralisation, l'exercice d'un véritable pouvoir local, et d'abord communal.* »

Ce sont là certes les souhaits et désirs de notre Président et même l'orientation nouvelle de sa politique, mais il y a loin de la coupe aux lèvres et nous attendons l'ouvrier au pied du mur et tous ces beaux projets intéressants à leur réalisation dans les faits. C'est cela qui est dur, c'est cela qui fait problème.

Entrons maintenant dans le corps du texte de nos deux auteurs, là où sont exposées leurs théories en vue d'une action réaliste. Elles sont autre chose que des vues de l'esprit et par certains côtés elles valent bien celles d'Alain Pierrefite dont elles s'inspirent et qui d'ailleurs les aurait approuvées (1), même quand elles s'inscrivent contre les siennes. A rémoin l'histoire des départements où le ministre, après avoir démontré que le mal français tient au trop grand pouvoir de l'Administration, préconise le renforcement du département, là où déjà l'administration d'Etat est la plus puissante (1).

Or, justement *Vivre au pays*, au fil des quinze chapitres qui le composent s'appuie toujours sur des expériences qui condamnent l'enrichissement « départemental » en Bretagne comme ailleurs et retient parmi d'autres l'exemple « du pays » de Redon par lequel se clôt le livre.

Mais revenons au corps du bâtiment.

Il y a donc 15 grands chapitres dans ce livre de 280 pages. Ils reçoivent chacun de trois à six subdivisions sur le modèle pratiqué par Alain Pierrefite qui en a davantage pour les siens, mais pas plus longs. C'est ce qui rend la lecture supportable, malgré l'aridité des sujets et les nombreux sigles quelquefois suffisamment traduits et quelquefois point du tout, comme dans nos livres modernes d'allure technique.

On pourrait diviser l'ouvrage en quatre grandes parties annoncées seulement et sans précision à la table des matières aux débuts des chapitres I, IV, VIII et XII. Je les énumère ici en italique :

— *A la différence d'autres espèces, les hommes, plus libres, s'agglomèrent dans des lieux où leurs conditions de vie ne cessent de se dégrader.*

— *Loin de stabiliser leur population au moment où leur taille les rend plus attirantes, les villes grossissent en un processus cumulatif que renforce le fonctionnement actuel des institutions.*

— *Seuls des nouveaux cadres, associant ville et campagne, permettront une autre croissance.*

— *Il faut subventionner les hommes là où ils sont, et non là où ils vont, le bonheur plus que le gigantisme.*

L'idée maîtresse du livre, c'est l'association « ville-campagne ». A aucun moment de leur exposé, Louis Ergan et son collègue ne se dispensent de garder les pieds par terre, ni de garder la tête sur leurs épaules.

(1) D'après une lettre reçue de lui par les auteurs le 11 février 1978.

Domage que leur langue et leur genre ne soient pas ceux de Pierrefite, ce prince des humanistes modernes : non datur omnibus (1).

En revanche, dans la composition du visage nouveau de la France qui sera celle « des pays », ils apportent un peu de bon sens et de la manière patiente de cette géniale fourmi qu'a si bien incarnée Jean Monnet dans la construction de l'Europe. Mais le livre de ses *Mémoires* qui est une brique de 642 grandes pages (2) n'est peut-être pas facile à lire non plus, et à assimiler. Cependant, il vaut d'être lu, comme le vaut le modeste ouvrage de nos deux jeunes qui est somme toute, mise à part l'action directe ou indirecte, du « Monnet au petit pied » appliqué à la France. Je ne puis, je crois, en faire de plus grand éloge en vous laissant le soin d'éplucher le travail et d'en extraire vous-même la substance et le suc.

Vivre au pays est sorti des éditions du Cercle d'Or, Sable-d'Olonne.



Nos Lauréats

Sur le terrain de la littérature bretonnante :

Le premier prix de la fondation Pierre Trépos a été décerné à Christian Brisson, de Plougastel-Daoulas, qui fut collaborateur à notre Revue.

Le second est allé à Huguette Gaudart, de Redené, qui l'est toujours. Nous publions d'elle une petite nouvelle dans ce numéro.

Sur le terrain de la littérature française :

Ici le prix du jury des "futuribles" présidé par Bertrand de Jouvenel a couronné le livre " *Vivre au pays* " de deux bretons, Louis Ergon et Loeiz Laurent dont le dernier est de nos lecteurs. Nous lui consacrons aussi quelques pages en ce numéro.



Double promotion

Le prix des Bretons émigrés, de la fondation Morvan Lebesque, n'a pas cette fois couronné une œuvre de littérature bretonne, mais il s'est dédoublé pour mettre en évidence deux hommes qui en Bretagne ont marqué par leur travail sur le terrain de l'activité industrielle.

— *Prix Lebesque* pour Yves Rocher, esthéticien, maire de La Gacilly (Morbihan);

— *Prix Jack Kérouac* pour Jean Le Minor, couturier, dont la maison à Pont-L'Abbé s'est rendue célèbre pour ses vêtements typiquement bretons.

(1) Ce n'est pas donné à tous.

(2) Livre paru en 1977, chez Fayard, Paris.

Un bon serviteur de la Bretagne :

le chanoine POISSON

A la nouvelle de sa mort, nous lui avons consacré quelques lignes sur le chaud dans le précédent numéro de *B. Brug*.

Mais sa mémoire mérite davantage.

La figure de l'abbé Poisson est l'une des plus représentatives du mouvement catholique breton entre la guerre de 1914-1918 et celle de 1939-1944, pour ne pas dire jusqu'à nos jours, du moins pour la haute Bretagne. C'était, en effet, un gallo, mais gagné de bonne heure (c'est-à-dire depuis son séminaire) à la cause du *Bleun-Brug* bretonnant; Il avait un ami de même tendance, prêtre également, Charles Lemarié.

A eux deux ils lancèrent une petite revue française : *Foi et Bretagne*, en réplique et complément à la revue bretonne *Feiz ha Breiz*.

Elle dura ce qu'elle dura, car les difficultés étaient grandes d'acclimater l'idéal de l'abbé Perrot en Haute-Bretagne. N'empêche le grain était jeté. Par la suite, sous la pression de contrariétés bien pénibles, l'abbé Charles Lemarié quitta le diocèse de Rennes pour se faire religieux dans la Congrégation des Pères de la Sainte-Croix, dans l'espoir de mieux conserver ses chances d'une action bretonne plus efficace.

Son terrain apostolique devint l'Amérique du Nord (1) où il retrouva des Bretons. C'est là qu'il se mit à suivre le magnifique travail fait par les grands pionniers de la foi que furent les premiers évêques gallos de l'Amérique du Nord, 1) Mgr *David*, de Nantes au Kentucky, 2) Mgr *Brulé de Rémur*, un Rennais, fondateur de l'évêché de Vincennes (U.S.A.) et Mgr de la Haillandière, de Guérande qui opéra au milieu de ses missionnaires bretons de l'Indiana au XIX^e siècle. Il en fit la matière d'une magnifique thèse de doctorat soutenue en 1975, à son retour en Anjou où il demeure désormais.

Pendant ce temps, l'abbé Poisson, directeur à Rennes de l'école libre de N-Dame de Bonne Nouvelle, continuait à œuvrer en Bretagne même, surtout par la plume. Il avait la trempe d'un historien. Il écrivit donc pour ses élèves et les autres tout d'abord sa petite *Histoire de Bretagne* et un résumé d'*Histoire et de Géographie bretonne* à l'usage des enfants du C.E.P., puis une géographie plus grande et, en 1947, une grande *Histoire de Bretagne* qui, avec des illustrations de Xavier de Langlais connaissait déjà sa quatrième édition en 1965. Elle devint vite le livre classique des catholiques bretons, tout en restant le manuel des écoles, à cause de sa forme et de sa valeur pédagogiques.

Aujourd'hui encore, ce fort ouvrage de 360 grandes pages n'est pas démodé devant ce qu'une équipe d'enseignants aux méthodes plus scientifiques sort périodiquement par tranches sur les mêmes sujets.

Son goût de l'Histoire et ses recherches incessantes l'amènèrent aussi à écrire des plaquettes sur quelques sanctuaires bretons et sur quelques vieux saints comme saint Aubin et saint Armel ou des personnalités religieuses comme le vénérable Yves Malyeuc, évêque de Rennes et confesseur de la duchesse Anne. Il devint aussi tout naturellement le biographe des hommes marquants du *Bleun Brug*, tel qu'Erwan Le Moal (Dir-

(1) Il y fut provincial de son institut.

na-dor), secrétaire général et surtout de ceux qui payèrent le prix du sang pour leur fidélité active à la cause, les abbés Léch'vihan (C.-du-Nord) et Perrot (Finistère).

Ce dernier eut l'honneur d'un livre de 250 pages en 1955, à une date bien rapprochée de sa fin dramatique (1943) trop sans doute, parce qu'écrit sur le chaud dans une atmosphère non encore dépassionnée, il a dû laisser nombre de choses dans l'ombre.

L'abbé Poisson a donc beaucoup produit, autant avec son cœur de breton qu'avec sa raison d'historien.

S'il fallait résumer d'un trait sa carrière, un mot suffirait : le mot de *fidélité*. Toute sa vie il fut fidèle à son premier idéal de séminariste et de jeune prêtre : *Foi et Bretagne*. A 80 ans, il était resté le même, ferme et inébranlable dans son amour pour la Bretagne. Pour elle il a œuvré inlassablement, il a peiné et il a souffert. Hélas pourquoi a-t-il fallu qu'il souffre aussi par elle ou du moins par certains Bretons aux jours sombres de son injuste emprisonnement à la Libération ?

Un vœu avant de terminer : est-ce que l'abbé Poisson, qui a été l'historiographe pour tant de ses compatriotes, ne pourrait pas un jour trouver un Breton de ce temps pour écrire sa propre biographie ?

Nous livrons cette idée à votre méditation.

F. M.



Article remis

Notre article « à travers les Revues » n'a pu trouver place en ce numéro. Il s'agissait surtout de *Breiz*, organe de la fédération *Kendalc'h*, où étaient relevées pour les derniers mois les bonnes feuilles extraites du livre sur l'origine et l'histoire des Bigoudens et sur celui de la pêche en Bretagne. Il était question aussi de la série des articles sensationnels d'Yvonig Jicquel, le directeur, concernant l'histoire de Bretagne au XVI^e siècle, envisagée à partir du « *complot breton* » avant le mariage de la duchesse Anne.

Nous y reviendrons au prochain tirage.



LA MER MORTE

C'est ainsi que titre l'éditorial du poète Antony Lheritier dans la *Bretagne à Paris* du 1^{er} avril. C'est ainsi du moins que la mer bretonne lui apparut au matin du dimanche des Rameaux quand il entrouvrit les volets de sa maison au petit port du Dibenn en Plougasnou (Finistère).

Cela sentait terriblement le pétrole et il voyait déjà en esprit cette mer morte historique entre le désert de Judée et la Transjordanie qui ne pouvait plus ni mourir ni supporter le poisson tellement elle était polluée par le bitume des volcans et les sels minéraux. Oui, déjà il entrevoyait la mer si bleue, si claire, si pure, la mer des Bretons devenue tout d'un coup une souillure du fait de la marée noire. Mais la réalité devint vite pire, hélas !

L'on a tout dit et tout écrit, croyons-nous, sur ce drame aux conséquences incalculables et dont en tout cas le bilan n'a pu être encore dressé.

Reverrons-nous d'ici longtemps cet horizon marin si beau et si poétique qui était le nôtre ?

Les travailleurs de la côte pourront-ils retirer de sitôt leur pain de cette mer féconde jusque là malgré ses risques et ses écueils si nombreux ? Nous l'espérons avec la grâce de Dieu et le secours industriels des hommes de bonne volonté en Bretagne et ailleurs. Un bel élan est donné.

Que notre détresse en attendant ne nous empêche pas de bercer un peu notre mélancolique nostalgie au balancement des strophes du poème breton qui va suivre, jailli du cœur et de la plume d'un moine de Landévennec, aux bords de la mer.



Mor

Evel ma karer eun teñzor
Peb gwir Vreizad a gar ar mor
O kelhia stard e Vro tro-dro
Dreist oll da goulz ar gourlano.

Na pegen kaer eo ar wagenn
Dindan bannou heol mezeven !
Ken skañv pe dost hag eun delienn
O koroll gand c'hwez an êzenn.

Ha kaerroc'h c'hoaz an tarziou mor
Kollet gañto sur mad an eor
Prim O lammad dreist ar herreg
Evel anevaled diaouleg.

Mor divent, arwez ar-meurded
Leh m'en-em zifret ar pesked,
Méd ar gouelini, ar skreved
A hournij 'uz dezañ bepred.

Mor don, hegarad a-wechou,
Torret gantañ e jadennou,
Sioul pe oh eonenna
Hogen dalhmad o telenna.

Mor glaz va huñvreou marzuz
Dirazout va ene mezeven
A bign daved ar Peubaduz
War eskell al lusenn.

PADRAIG



Leriu Brezoneg

DAOU VREIZAD A BRUD VRAZ : PAOL FÉVAL HA JUL VERN

Daou skrivagner, siouaz, en galleg ! Gwir eo unan anezo a zo euz Roazon ; Paol Féval ; hag egile Jul Vern euz an Naoned. Evito da veza an diou ger-benn en or bro « Breiz », pell' zo an dud, enno, eo bet tôlet ar brezoneg ganto e ster ar « Vilaine » pe c'hoaz e hini al « Liger, hag evid e denna er-mêz netra d'ober ken.

Ar c'hosa eo Paol Féval ganet er bloavezh 1817, euneg vloaz arog Jules Vern ha maro ive trivac'h vloaz arôzan. Eur brogarour e oa hag evel ma oe troet kalz gand amzer dremenet e vro genidig, skriva a reas e levr kenta, eur romant istoriel, ar « *Bleiz gwenn* » diwarbouez traou Breiz, an traou tosta da galon ar Vretoned, da lared eo frankizou Breiz. N'e-noa c'hoaz nemed 26 vloaz hag hen o klask gounid e vara e ker Bariz. Evid e dôl kenta e n'em ziskouezas eun den da veza laked e tal gand. Walter Scot skrivagner braz bro Skoz. Siouaz beteg hen ne oe kavet e-mesk ar Vretoned koulz lared nikun da droi an oberenn e brezoneg. N'e-noa ket c'hoaz tennet brud war e ano. Ar bloavezh warlerc'h (1844) e reas berz gand « *Mysteriou ker Londrez* » ; adembannet e oe 140 gwech, med atô e galleg. Hag ar romantou da zilamm diouz e bluenn an eil da heul egile eur bern anezo, beteg fin e vuhez ha bepred war draou e vro, ken ma n'em ziskerias erfin goude ar brezel ziweza tud gouest da droi lod diouto e brezoneg yac'h, evel Roperz Hemon ha Per Denez, henma gand « *Tour ar Bleiz* » hag egile gand « *ar Pesk aour* ». Pa teuas Ernest ar Barzig war zikour da Ber Denez e z'eas al labour prim war arôg : eun anter dousenn da vihana euz ar bern a deuas ganto. Ar « *Bleiz gwenn* » eo ar bidoc'hig (1) euz al listenn. Ema o ehan tond deuz ar wask. Poent e oa pegwir eo ar Bleiz-se kenta « krouadur » meuriad Paol Féval, evel m'eus laret diagent.

*
**

1° AR BLEIZ GWENN

Gwelom eta petra eo tost da vad al leor nevez embannet war gelaouenn ar « Skol » niverenn 65-66. Arôg peb tra red eo gouzoud pevare hag e pelec'h e tremen an traou, e n'em zibun an abadenn. Displeget eo kement-se droustu e pajennou kenta an euriou. Ma larin d'eoc'h em om ganti ' barz ar c'hoadou braz tost da Roazon, en amzer an dug Fulup Orleans, eil-roue Franz goude maro Loeiz XIV, da c'hortoz m'e-no ar mab bihan e oad da gemer ar rouantelezh war e gont dindan e ano gwirion : Loeiz XV. Breiz e-neus da c'houarnour unan euz bugale « bastard » ar roue koz, anvet kont Toloza (Toulouse) amiral Franz, ha da « verour » evid an tailhou, eun den iskiz awalc'h, an Aotrou a V/Bechamel. Ne z'a ket re vad an traou etre Breiz ha pôtre Pariz. An noblansou a stou o fenn e Roazon gand aon da zigas soudarded ar roue war o choug evel en amzer ar gouarnour all arôg, med an dud vunut, ar bobl en dro da Roazon a zav o fenn. Re zammet int a gargou

(1) Bidoc'hig : le « dernier né ».

e kement mod. Gward ar roue bihan duze o chaseal en e goajou a Wiler-Koteret ne ra forz euz se. Koulskoude unan benag a z'ayo deus Breiz war varc'h da gonta e damm d'ezan dirag e fas en e vaner. Evelse e krog an abadenn, med lennit kentoc'h diou bajenn kenta al leor, hag teufoc'h buan da gomprenn penôz eo skoulmet an afer en he diblaz (2). Bez'ho po dreist oll eun tanva euz dem-spered ha doare-skiva Paol Féval.

Setu int aman warlerc'h. Lezet em eus ganto piz ha piz ar chupen (3) o deus gwisket dezo P. Denez ha E. ar Barzig.

An dud a wel hiziv ar pezh a chom eus koadeg Roazhon o defe poan o krediñ pegen bras e oa daou c'hant vloaz 'zo. N'eus ken anezhi, bremañ, nemet un nebeut kilometradoù glasvez, brouskoadoù an darn vrasañ anezho. Gwechall en em lede ar c'hoadeier war leviadoù ha leviadoù, ken stank ar gwez enno ken e c'hoarveze d'ar warded int o-unan en em goll.

Dont a rae eno, gwechall, an aotronez a Roc'han, a Vonbourcher, a Gastellvrien, da chaseal ar c'harv bras e-ser an aotrou a Laval, hag ivez Merour ar Roue, hag a veze pedet, peogwir ne oa ket tu d'ober a'hendall. Bremañ, kement a c'hell ar c'hoved lazhañ c'hoazh a zo ur c'hadig vihan bennak pe ur yourc'hig treut-ki, aet skuizh o vevañ. Ne glever ket mui, dindan ar skourroù, galvadenn ar c'horn-hemolc'h (4) ; ne glever mui daoulammadeg ar c'hezeg kaer ; trouz ebet ken nemet morzholiadeg ar mailhoù ha paz kuklopek meginoù (5) ar govelioù.

Gwechall ne oa gov ebet o labourat eno. Lochennoù boutaouerien goad, setu pezh a veze gwelet amañ hag ahont, hag ivez, er c'histinegoù, tiez-soul ar varazerien. Er frankizennou, en o logelloù stardet an eil ouzh eben, e veve ar c'hlaouerien-goad. Pezh a rae, e gwirionez, un niver mat a dud : war-dro pemp mil den a oa o chom er goadeg. Ur boblañs diouti hec'h-unan e oa, tud disuj-kenañ. N'anavezent mestr ebet, sellout a raent outo o-unan evel perc'henned kement a oa er c'hoadeier, nemet ar jiboez. Biskoazh n'o doa ar voutaouerien-goad, an donellerien, ar c'hlaouerien, ar voutegerien, paeet tailhoù, ha morse n'o doa roet gwennege evit implij ar c'hoad o doa ezhomm. Se a oa o gwir, ur gwir kozh-Noe, er c'hoad e oant bet ganet, er c'hoad e oa ret dezho ren o buhez ha mervel. N'eus forzh piv a save a-enep d'ar gwir-se a oa evito ur gwasker, ha, fidam, ne oant ket prest da lezel den d'o gwaskañ hep en em zifenn, geo moarvat !

Marvet e oa Loeiz XIV. Fulup a Orleans a rene Bro-C'hall. E Breizh, goude ur stourm kalonek, e oa bet trec'het ar Breujoù. Ur merour evit an tailhoù a oa bet kaset da Roazhon hag ar C'hallaoued, da ober fae war an emglevioù sinet gant hor bro ha da lemel diganeomp hor frankizoù. Deut e oa Breizh da vezañ ur rannvro eus Bro-C'hall, netra ken : etre bro an erminig hag hini ar flourdiliz ne oa mui, a lavared, diforc'h ebet.

Met un dra eo embann ul lezenn hag un dra all lakaat al lezenn-se da dalvezout. « Breizhiz, tud pennek », setu ar pezh a vez lavaret, da vihanañ, neketa. Ac'hanta, buan e kavas an aotrou de Pontchartrain,

(2) Diblaz an diblasement : commencement ou débuts.

(3) La livrée.

(4) Cor de chasse.

(5) Soufflets. L'adjectif kuklopek est un mot de terroir intraduisible comme tant d'autres sous la plume d'Ernest ar Barzig.

kaset de Roazhon gant roue Bro-C'hall evit destum an tailhoù, ne vefe ket e labour eus an aesañ. Ha daoust ma oa bet dibennet, e 1718, war blasenn ar Bouffoz, en Naoned, renerien uhelañ ar Vreuriezh Vreizhat, en o zouez Ponkalleg ha Talhouet, e kendalc'he kevredigezh ar Vreudeur da vevañ e kuzh, hag en em stardañ a rae an dud diwar ar maez en-dro d'an dudjentil chomet feal d'o bro.

N'eus ket ezhomm da lavarout e oa paotred koadeier Bro-Roazhon e-touez ar stourmerien galonekañ. Niverus e oant, strollet mat, kustum ouzh al labourioù tenn hag ar vuhez kalet. Aes e oa dezho ouzhpenn en em guzhat er brouskoadoù hag er strouezhegi a astenne o glazadur eus fabourzioù Roazhon betek Fougera ha Gwitreg. En teir gêr-se e oa tud a-du, hag an tennoù fuzuilh kentañ laosket er forest a zlee lakaat d'en em sevel pobl vunut ru uhel Roazhon, bourc'hizien Gwitreg ha bigrierien Fougera. Neuze 'vat e vefe foulet serjanted an aotrou de Pontchartrain, kouezhañ warno evel ur freilh a rafe an emsavadeg.

Un den hepken en dije gallet lakaat an dud da chom sioul. Un den hepken en dije gallet treiñ an dud — marteze! — da baeañ an tailhoù da Vro-C'hall, ken deut mat e oa gant an holl ha kement a zoujañs a oa evitañ. Met hep mar na marteze, n'eo ket an den-se a vefe aet da reiñ ur seurt urzh, geo kazi sur! Unan eus dalc'herien galonekañ ar Vreudeuriezh Vreizhat e oa, sevel a rae dibaouez e vouezh e ti ar Breujoù evit klemm ouzh an doare ma oa lakaet Breizh e sklavelezh gant ar Ch'alloued.

Ha piou an den-se?

Nikolaz Trembl an hini eo, Aotrou an Tremlezh, Boesis ha meur a gerioù all gand kalz a zouarou tro war dro : eun denchenteil koz mentet uhel, dremmet kaer ha kaloneg, ma oa unan, eleiz a wad dezan, a c'hellit kredi, dindan e ivinou. Pôtre ar c'hoadou don o weled anezan o vond etouez ar gwez braz, soun war dibr e varc'h a lavare kenetrezo.

« Keit ma vevo an Aotrou e vo c'hoaz eur gwir Vreizad e Breiz ha sunerien Bro-C'hall o devo d'ober diwall. »

Med petra eo eun den pa vez e unan penn o klask tag ouz Gouarnamanchou boazet a bell'zo da vresa gwirioù ar bobl ha frankizou ar broiou bihan o deus laket o fizianz enno?

Respont eil roue Franz da Aotrou an Tremlezh, aet d'e gaoud da c'houlenn justiz pe emgamm a vo berr ha krenn : « ar Bastillez » kavet e vo tud e Breiz d'ober o « bleud » euz se. Kavet e vo ive re all da lakad ar re man hag o mignoned da baeoud ker an droug hag ar gaou graet ous an Aotrou a Dremblezh hag ous ar vro ma komze eviti.

N'ema ket em zont ober disparti etre doare-skriva Per Denez hag ar Barzig, mesket ganto e gwirionez o zonezonou evid sevel eul labour boutin (6) a zoug o diou sinatur. Peb hini e-neus laket warnan e verk. Lakom e talc'h E. ar Barzig tostoc'h ouz pozioù ha lavarennou saouruz ar bobl munut a Vro-Dregor ganto eur blaz heb par, hag e vale muioc'h Per Denez dre henchou ar « grammadeg » hag he reolennou. Hen-ma eo bet red d'ezan deski ar brezoneg en eur zebri kalz paper, ar brezoneg-se sunet gand egile da heul leaz e vamm. Ne oa ket eta evid kana ar « Zon » war ar memez ton.

(6) Labour boutin : travail en commun.

Anzañ a ran on troet da lakad al liou, ar vuhez hag an tiz a gavom er « Bleiz gwenn » war gont pôtr Kaouenneg pe ar Roc'h hag e barlant natur, trec'h, d'am zont, da hini Per Denez, reizet mad koulskoude. Med aesoc'h c'hoaz e vije bet da lenn yez ar Barzig, ma vije bet staget ouz al leor eur geriadurig evid komzou a zo implijet hebken e Bro-Dreger pe en Kerne-Uhel.

Daoust da ze eul labour kaer 'zo deut digant on daou brezonegour. Salv e vo kavet c'hoaz tud gouest da droi d'eom oberennou euz seurd ar « Bleiz gwenn » na pa vefe zoken d'aoza d'om e brezoneg leor pe leor diwar dorn Jul Vern, brudeta skrivaniour galleg ganet e Breiz e ker Naoned. Hen-ma, siouaz ne oa ket chalet evel kalz a naonediz gant amzer dremenet o bro, koulz laret dianav evito peurvuia. Ne oa ket ennan spered ha kalon Paol Féval a zelle adrenv ouz e dud koz hag o istor...

*
**

2° JUL VERN, ganet 150 blaz 'zo

Red eo laroud e oa ganet an den man en eun enezenn vihan e kreiz aber eur ster vraz, al Lijer, e zaoulagad paret abredig war eur mell porz hag ar batimanchou douget gand mor veur Atlantel beteg an « Douarou Pell » an Afrika pe an diou Amerik. E zont a oa muioc'h en amzer da zont ar Franz hag an Europa. Debret e oa e spered gand eun ijin-empenn gouest da imbroudi (7) kavadennoù spontuz, beb seurd ardin-vikou, beb seurd mekanikou, anter kant vloaz d'an nebeuta arôg gwella skiantourien ar bed en e amzer. N'eo ket eston eo bet e levriou skrivet a vil vern e galleg troet e 80 yez all, ar pez a lak anezo etal gand ar re o deus graet ar muia berz a hed ar C'hantvejou, da laret eo : ar Bibl santel, euriou Shakespeare, Lénine, Tolstoï hag eun anter dousenn all. An hini a deu da genta war e lerc'h en galleg eo Balzac troet e 66 yez. Mantruz ! Kerse braz on eus eo aet da anaon Ernest ar Barzig : ne oa nemetan gouest da lakad eur chupenn vreizeg da unan pe unan euz leorioù Jul Vern evid brasa plijadur ar Yaouankizou hag ar re all emesk ar brezonegerien.

Da c'hortoz e vo dao n'em gontanti gand ar « Bleiz gwenn » pegwir e ouzom e pelec'h kaoud anezan. N'ho peus nemed skriva da gelaouenn roneotypet « Skol » merouez : Yola Cariou, rue Hector-Berlioz, Sant-Brieg (22000), C.C.P. 216-33 Roazhon. Evid 30 lur ho po anezan.

*
**

3. ROUE AR PORTUGAL, gand J. Le Du hag Y. Le Berre

Hen-ma eo an trede leor brezoneg d'ober war e dro. E gwirionez n'eo ket eul leor euz eur stek (8) ordinal. Eun destumadenn ne laran ket, war foliennou distag, embannet evid an eil gwech, hag embannet brao war gellaouenn « Studi » eil niverenn, hini miz Du 1977. N'eus nemed eun tech : en offset eman, skrivet munut munut ha stank stank.

Se n'eo ket eun afar evid ar re a gar studia en eur n'em zidui, rag eur gontadenn vrao' a gaver en euriou. Destumet eo hi bet gand Fanch Mari an Uhel (Luzel) ganet e Plouaret er bloavez 1821 ha maro

(7) Inventer.

(8) Stek : forme ou système.

e Kemper er bloavezh 1895. Mignon e' on hen man d' « Adolphe Orain » destumer kanaouennou a Vreiz-Uhel, ar pezh a zigasas c'hoant braz d'ezan d'ober kement all evid kanaouennou Breiz-Izel, da c'horthoz ar c'hontadennoù hag ar « myterioù ». An traou-se oll a zo displeget d'om berr ha berr hag eur bern all ouspenn e galleg hag e brezoneg abarz ma vo roet an degn euz ar gontadenn hec'h unan a ra danvez al lodenn genta ledet war dro 17 pajenn (21-38) ar brezoneg da genta hag ar galleg war lerc'h. Med daou damm vo graet euz ar gontadenn ive da ziskouez d'om :

1° petra ' zo er gontadenn ;

2° penôz kompren ar gontadenn.

Perag an dra-ze ? Al labour-man-a-zo bet graet evid ar skolioù. Arôg sonjal er vugale, ne oa ket fall rei sklerijenn d'ar mistri. Arabad ankoueoud eo bet savet ar studienn a bez war gont ar C.R.D.P. (Centre régional de documentation pédagogique). O n'eo ket hir lodenn (an trede), ar mistri-skoll : 5 follenn. N'eo ket hennebeud hir an displegadennou diwarbouez ar gontadenn (10 follenn), warlerc'h peder e brezoneg ha kement all e galleg gant Donatien Laurent diwarbenn buhez F.-M. Luzel hag an darvoudoù brasa c'hoarvezet a-dreuz al lennegezh e bro Franz hag en Europa. N'eus aman netra ken na blijfe d'an oll.

An eil lodenn, an hirra euz a bell (48 follienn) a vo kavet enni ar gontadenn en eun tamm : 282 linenn e 12 pajenn. Berrig awalc'h eo hi e skoaz ar gentelioù evid ar vugale : 36 follienn. Med ama n'on ket euz ar vicher ha n'hellan ket dougen setanz.

Eur ger hebken diwarbouez an doare-skriva. N'eo ket tre tre hini Seité-Stefan ha pell e chom ouz skritur pôtre d'ar Zh. En amzer ma skriva, F.-M. Luzel (1863-1891) n'e-noa da vestr nemed Kervarker, diskibl ar Gonideg, ha dreist oll ar bobl savet gantan ar werzioù hag ar gontadennoù a zastume hed ha hed e hent.

Chomet e oa den e vro, den Bro-Dreger, ar pezh a zo aez awalc'h da gompren. Med pegwir e-neus plijet ar skritur-se d'ar Skol-Veur, n'om ket evid klask tag outi.

Setu aze, a gav d'in penôz e tleer rei digemer vad d'ez.

Goulenn ar c'haier n° 2 digand *Studi*, B.P. 123, 35000 Roazon.

*
**

4° PINVIDIGEZH AR PAOUR gant Goulven Jacq

Henman ' zo eul leor gwirion anezan : 162 pajenn embannet dre c'hraz Kelaouenn al *Liamm*. N'em eus nemed meuleudi ha fougeou d'ober gantan.

Aozet eo bet gant eun den a 65 bloaz o chom e Sant-Brieg, med ginidig euz Plougastel-Daoulaz e lec'h e-neus bevet beteg e zrizeg vloaz. Deut eo abenn d'adveva e vugaleaj evit e vrasa plijadur hag on hini. Bez ' e oa pal an oberour konta penôz e troe an traou gant ar beorien e Plougastel er bloavezioù diweza ar « brezel braz » hag ar bloavezioù warlerc'h. Ha n'eo ket c'hwitet var e dâl ? Nan zur, ar c'hontrol : n'em zachet mad eo ganti.

Evidon, e sonje d'in dre ma z'aen war arôg gant istor ar pôtrig a oa ano anezan en abadenn n'em gaoud rac'h (9) e mesk oll beorien ar gourenezh, da vihanha ar re a virve en dro d'ar marichal-ze, diwanet

eun dervez deuz parrez Sant Alar, patron ar marichaled da glask labour en eur govel e bourk Plougastel. Grêt e-noa e zemeuranz e straed Keravel, eur straed striz, ebarz eun ti dister berniet ennan tad ha mamm, tad koz ha mamm goz, gant tri grouadur bihan. An oberour a oa ar bidoc'hig (10) euz an torrad. Med, salver Doue, pebez pôtrig dihunet mad ha birvidig. Gweled a ra, klevoud a ra, santi a ra ive peb tra. N'achap netra na den d'ar marmouz fall atô war evez ha war vrall gant e gloc'h hag e deod.

N'ouzon ket penoz e-neus grêt e gont Goulven Jacq, med kas a ra ac'hanom dre beg ar fri d'e heul warlerc'h ar « mous » bihan, ker lemm e lagad, ha ken tener e galon. A c'hraz Doue e-neus treset seiz kartenn lec'hioù da rena an dud diouiezh dre henchou ha gwendennou, parkeier ha foeneier, feunteunioù ha punsioù, tier-genwerzh hag ostalirioù, aochou ha plegou-mor Plougastel ha kement korn euz ar vro e tu pe du euz Ster Elorn elec'h eo bet mabig ar marichal o vunta e fri en diavez an iliz hag ar skol, a hend all e vijenn bet kollet krenn, med perag n'e-neus ket savet eur gartenn all da zispleg pozioù a zo ha n'int anavezet tamm ebed en tu all da Plougastel ha d'e « derouer » :

« *Dija war bont Landerne
N'em eus nag e Leon nag e Kerne.* »

Henvel an traou aman ive, pa 'z a diou ran-yezh en dro gant tud ar vro.

N'euz forz ! E Plougastel ' oa en traou evelse euz ar bloavezh 17 d'ar bloavezh 1925, termenn diweza an abadenn. N'eus ket da vismiga. Red eo chom leal.

Evid an doare-skriva n'eus netra da laroud ken nebeud. Gant al « *Liamm* » eo bet embannet an oberenn, chupenn al *Liamm* a zo eta warni.

Er gelaouenn-man, va hini e vez saludet kement skrivaniour a ra enor gant e bluenn d'e vro Breiz, da vihana pa vez kavet amzer ha tu d'hen ober heb kas ar c'harr d'an traon, da lared eo heb koll re arc'hant. Salv, e vefe graet an dra-ze gant bep kelaouenn. Muioch a unvaniezh ha muioch a nerz a deufe d'ar Vretoned a glask sevel ar vro hag a gav enebourien awalc'h euz koste Pariz, e keit m'emaint kenetrezo brezonegerien war gorf o roched evid kaoud an trec'h an eil diwar goust egile hag ar re all o c'hoarzin-goap d'ezo ker striz all ma n'em ziskouez o sperejou, ker serret all eo o c'halonou, ker berr all o devosion pa vez kel ouz eur « relijion » benag er-mez euz o hini.

Den ne vo estonet pa larin e-n'eus bet e miz genver (11) Goulven Jacq eur priz braz evid e labour : hini X. Langleiz — Doue — d'e bardono.

Goulennit al leor digand tenzorier al *Liamm* an Dimezel Queille, 47, rue N.-Dame, 22200 Guingamp. C.C.P. 1136-82 Rennes.

Priz : 24 lur hag ar mizou kas.



(9) Rac'h : complètement.

(10) Bidoc'hig : le dernier né, déjà dit.

(11) Miz genver 1977.

KAN AN/DUD A VOR



Ni eo an dud a vor, dalhmad war an dour luskellet
Drant e kreiz an avel
Stard or halon en or hreiz, ha pa ve mor dirollet,
Ni ya war or bag, he gouelioù digoret 'vel diouaskell.

Klevit, ema moueziou ar mor o kroual da hervel
Ar vartoloded kreñv,
Da vond a fo war an dour, melezeour skeduz an neñv,
Ha da stourm bepred, o gouelioù stegnet oll ouz an avel.

Gwelit al lano ledet braz war an aot o hedat
Ar re 'drid o halon
Gand levezet, pa welont o pellaad douar teñval
Hag o bag o vond a benn-err war horre an tarzioù don.

Sevel 'ra neuze o spered beteg ar Steredenn
A zo dreist ar goabrenn
Hag e kreiz trouz ar mor braz e tregern o moueziou groz
En enor deoh-c'hwil, Gwerhez sakr, porz ha dor or baradoz.



Serom ar Paz-moug

Kouezet eo ar reuz war ti Soaz : Paket he-deus he merh eiz vloaz ar paz-moug, ha Soaz a zo war-nes dond drol pa lavar ar medesin dezi :

« Ne hallan ober netra ken ; marteze ma vefe kavet serom ? Med e Skaer, me 'oar, n'eus ken. Larit d'eun amezeg bennag mond da glask serom... Marteze e Banaleg ? Red eo ober founich (1). Henoz e teuin en-dro. »

Ar brezel eo. Ar wazed n'emaint ket er gêr. Ne jom er gêriadenn nemed teir vaouez yaouank hag eur houblad re goz. He amzegezed a esae dizoania Soaz med dija e wel homañ he merhig maro, ha difronka ' ra hep paouez.

Tapet he-deus Mari he bilo (2) evid mond da Vanaleg, med diw eur goude e tistro, dinerzet. Netra !

« N'eus mui nemed mond da Gemperle » a zistag Jerman'. « Me 'dapo bilo ma gwaz ; kazi-nevez eo, hag emichañs e rin buan a-walh ma zro. »

Ha setu ar vaouezig yaouank rampet war eur marh-houarn gwaz, o troadikellad gand tiz, he sae skañv o nijal en-dro d'he divesker, war eun hent stard gand korn-troioù krenn, krehiou sonn ha diskennou riskluz, war-zu Kemperle hag a zo pemp leo bennag euz ar gêriadenn-se. Hir ' vo an hent med dao eo mond ganti hep termal, rag ema Denizig o vouga war he gwele. Dao eo mond daoust d'ar brezel hag a holo gand e vantell deñval ar mêziou hag ar hêriou, a spont hag a euz.

Ha koulskoude nag eo brao ar gwarimeier hag ar prajeier dindan heol miz Gouere en abardaez prest da echui ! Eun eazenn glouar a flour bep an amzer divreh ha divesker noaz Jerman', hag a zigas eun tamm distan d'he zal ruziet gand ar striv.

En eur dreuzi Sant-Urien, eo souezet o weled ar vourhig didud. Eur ridoch a fich (3) ; eur vouez a hop warni, hag eun den koz a zeu daveti hag a lak anezi da harpa :

« Plah paour, da beleh emaoñ o vond e-giz-se ? Ha gand ho pilo brao ? N'ouzoh ket ema ar Voched e kement toull-hent-karr ' zo ? hag ar re-ze a lak o hrabinou (4) war n'eus forz pese bilo mad a gavont ? Eur bilo gwaz, plah paour ! Distroñt d'ar gêr ! A-hend-all e veh paket gantê !

— Ne hallan ket distrei, den paour. Red eo din mond da Gemperle da glask louzou evid eur verhig hag a zo war-bouez mervel. Gwelet e vo ! »

Poueza ' ra war an troadikellou ; med paseet ar vourh, pa en em gav Jerman' en-dro war an hent, e krog eun anken boaniuz da grignad

(1) Founich : fonnus, buan.

(2) Bilo : marh-houarn.

(3) A fich : a fiñv.

(4) O hrabinou : o hrabañou.

he hreiz. Hep paouez e taol eur zell aonig war-zu an toull-henchou, ha war an tier a-hed an hent.

« Halt ! »

Stlaket he-deus ar vouez foñgn (5) evel eur skourjez. Buan e tiskenn eur zoudard diri simant eun davarn, hag e tap e gidoñ marh-houarn Jerman'. Homañ a beg evez en daouarn gand oll he nerz... eur hwezenn a spont a hleb he zal; goustadig e sant an hiris o sklase lign-he-cheign (6). Distaga ' ra en eur grena, eun nebeud poziou (7) galleg :

« Marplij, lezit ahanon da vond... Babig klañv... bugelig o vervel... Kemperle... serom... »

Diskouez a ra ordonañs ar medesin. Ar zoudard a zell ouz ar paper hep ober van da gompren. Nag a spont hag a gounnar e kalon Jerman' e-pad ma houlenn he mouez seven an aotre da vond gand he hent ! Erfin ! Ne gompreno netra 'ta ar Boch milliget-se !

E-mêz an ti e teu bremañ eur plak yaouank hag a breg brao d'ar zoudard. Piou eo honnez c'hoaz ? a zoñj Jerman' gand heug. Med honnez a zelaou ar pez a gont Jerman' dezi ha goude boud displeget an doare d'ar zoudard, e tispeg hemañ erfin diouz ar gidoñ.

N'he-deus nerz mui. Pounner eo he divesker mod plom, hag ema he halon o steki direiz en he hreiz. Koulskoude n'he-deus ket greet c'hoaz an hanter euz an hent. Chom ' ra an diêsa, diskenn ha pignad stankenn gaer Pont-Kroac'h. N'he-deus nemed eur zoñj en he fenn : ober buan.

Ne zell ket ouz an heol a guz a-dreñv an tuchennou hag a strink e vannou skeduz er gwez-fao; ne zell ket ouz ar ster arhant o sila, lezireg, etre e riblou pupli; ne relaou ket c'hwitell ha kan al laboused mezvet gand douster ar serr-nos o tiskenn. Ne zell nemed ouz bevenn zehou an hent; ne zelaou nemed trouz ingal an taoliou-troadikell.

Diaez eo pignad ar zao diweza. Goude, war ar gompezenn, e lez he mekanik da vond beteg Kemperle. Ped stal-apotikèrèz he-deus greet araog kavoud erfin, — erfin ! Ma Doue ! — al louzou saveteer !

War an distro, ne ehan ket eur zoñj mantruz da hoari ganti : « Marteze eo marvet a-benn bremañ an Deniz vihan » ?

Goustadig e kouez an noz, med dirag Jerman' e tispleg an hent evel eur zeizenn wenn.

« Halt ! »

O ! C'hoaz ! er memez plas ! ar memez soudard !... Nann eveljust, n'eo ket ar memez soudard a vuk war he dremm skleur eul lamp trelluz, med eviti toud int heñvel, toud int vil gand o dremmou foñgn hag o gwiskamant gwer-loued. Koeñvi ' ra kalon Jerman' gand eur gasoni terrupl e-keid ha ma tap en he sah-lér evid o diskouez, an ordonañs hag ar voest-louzou. Eet eo ven, ha krena ' ra he divesker dindanni. Al lamp a sklerijenn bremañ ar paper hag ar voest. Ne welo ket an den ar gounnar war bizaj Jerman'. Re skuiz ema-hi evid chom sioul.

(5) Foñgn : droug.

(6) Lign-he-cheign : livenn-gein.

(7) Poziou : gerioù.

Sur ma ne gompren ket hemañ, e saillo warnañ, e skopo war e veg, e krabicho e zaoulagad sklêr, e skoïo war e ziuhar heuzet...

Komprenet e-neus. Raktal eh astenn he zeñzor d'ar vaouez yaouank hag e ra sin dezi da vond war-raog.

N'e-neus ket distroet ar zoudard dioustu daved an davarn. Chomet eo eur pennadig war vord an hent da zelled gand keuz... ouz ar vaouez yaouank ? ouz ar bilo ?... o pellaad, tachenn sklêr war an noz teñval.

Noz du eo pa erru Jerman'. Skuiz-marzo e teu e ti ar plahig klañv hag e ro ar voest d'ar medesin. An Denizig a vo saveteet. Neuze, hep selaou bennoziou Soaz, e ya er-mêz. A-veh ma hall kerza, ken reud ema he divesker. Digouezet en he zi, en em daol war he gwele. E-giz eur film e wel o vond war-raog skeudennou darvoudou he beaj.

Goustadig e sant he halon o sioullaad en he hreiz; goustadig e kouez he nervedennou.

Peoh, peoh bremañ.

An daerou a zivér ingal war he dioujod.

H. GAUDART (16-3-1978).



Ijin-Empenn an Aotr. PERROT

Lod a lavar hag a skriv n'e-noa ket an Aotr. Perrot kalz a ijin-empenn. N'e-nefe grêt netra ouspenn lakad roudou e dreid 'barz roudou e dadou koz arôzan, padal eo bet eun nevezour pe eur renevezour; mar e-neus kaset da benn irvi boulc'het gand re all, e-neus muioc'h c'hoaz troet irvi nevez. Savet e-neus pe adsavet chapelioù, saliou-patronaj ha Brieuziou. Elec'h ne oa netra e-neus krouet traou mad ha traou kaer evid servij ar bobl. Sklei'jennet om bet dija war-se gand Visant Seite hag Herry Caoussin, evel m'ho peus lennet e niverennou diweza ar Bleun Brug. Ne fell ket d'in dond da bennaoui war o lerc'h.

Eun dra 'zo, avad, hag a garfen poueza warni: an Aotrou Perrot a zo bet atô en dro d'ezan eur bern bugale ha yaouankizou da zeski ha den n'e-neus labouret muioc'h gwella douar o farkeier, da lared eo, douar o spered hag o c'halon. Mar e oa « dreist » ar beleg da ruilh ha da verna mein evid lakad en o zav chapelioù ha saliou-patronaj e oa barreg ive da zevel e gwirionez bugale ha yaouankizou fiziet ennan gand o c'herent e sonj e vijent bet desket brao war dachenn ar feiz ha traou o bro Breiz. Sonjom er boan e-neus kemeret ama gand bugale ar c'hatekiz, gand e gurusted hag ive gand ar yaouankizou a oe d'e heul e kement parrez m'eo tremenet dreizo. Beteg pelec'h n'eo ket aet ar vrud euz strollad c'hoarierien Sant Noug ha pôted dom « Mikel » Plouguerne? Med piou a oar e-noa savet person skrignag eur skol-sul brezoneg evid e « voused » demhenvel ouz re Bro-Gembre (Breiz Tramor) e servij ar bobl? E kement mod eo bet ive an Aotr. Perrot servichour tud e vro, elec'h e kave peg.

Ne oa ket war gennebeud troet da n'em roi d'ar politikaj. Liou an amzer d'ar mare-ze evid ar veleien Yaouank a oa d'ober kalz gand eul louzouaenn nevez e ano « Démocratie chrétienne ». Er bloavezh 1927 sekretour meur ar Bleun-Brug, an Aotr. Madeg, a vrole stardig war an tu-ze. Med an Aotr. Perrot a zalc'has penn d'ezan hag a viras ouz ar Vreuriezh da gas ar c'harr d'an toull skoasell-se. A hed e vuhez e chomas distag ha libr dirag ar bolitikerien ne vern a be gostez. Doue ha Breiz! echu tout.

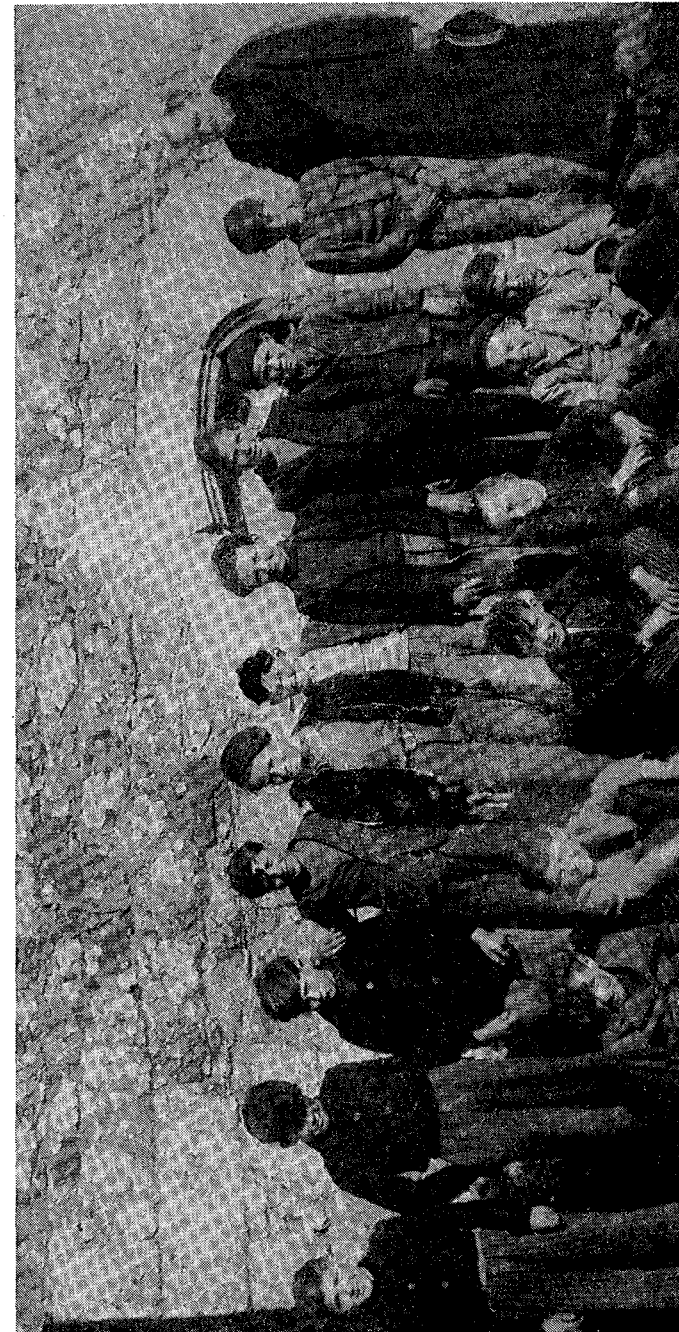
Hirio eo bet ive dedennet (tentet) tud a zo endro d'ar Bleun Brug gand ar politikaj hag awechou da heul beleien yaouank euz gouenn ar re o deus kaset d'an traon ar patronachou hag ar Vreuriezhou savet gand beleien arôzo evid ar Yaouankizou. N'o deus graet nemed pilad ha dismantri. Ha kavet e vo ar mareou-man tud gouest ha kaloneg awalc'h da lakad adarre en o zav ar pezh a zo bet diskaret ker founnuz? marteze.

Al labour-ze, avad ne vo kaset da benn nemed gand gwir ziskibien an aotrou Perrot, skouer ar renevezourien e peb amzer.

Euz ar re genta eo bet o lakad etre daouarn ar Vretoned binviji ha breuriezhou evid sevel uheloc'h live (1) sevenadurezh o bro. Euz ar re genta e vo e ziskibien evid adsevel eun dra ken kaer ha ker prisiruz. Salv e vo gwelet anezo, erfin heb gortoz re bell, n'em ziskouez ha staga ganti en dro da vanniel ar Bleun Brug - Feiz ha Breiz.

F. M.

(1) Live : niveau.



An Aotrou Perrot gant Bugale ar Skol-Sul, e unan eus chapelioù Scrignak; hini Kerforc'h.
(Ph. Herry Caoussin).

GALV AR MEZIOU

*Setu ma tarz ar goulou deiz,
O tispaka mantell or Breiz,
Dihunit 'ta, yaouankizou,
Savom da gern ar menezlou.*

*D'ar menezlou
Yaouankizou !
Erru an deiz
Ha kaerder Breiz,
Splander or Bro
Ni he zañvo,
Vel eur bañvez
War ar menez.*

*E-leh beva e-kreiz ar pri,
Trohet or sell gand ar peurl,
Saotret or gwad gand loustoni,
Ni a gavo goantiri.*

*Pignom ! Pignom d'an uhel !
Ni a glevo sourr an avel,
O kana deom or Breiz-lzel
Dre ma stlako sounn he banniel.*

*Tenn eo ar hreh ! Réd eo poania !
Ni a zavo èn eur gana.
Oll a strollad, ni vo barreg,
Hag a lammo dreist ar herreg.*

Mab an Dig.



Parabolennou



*Unan benag a c'houlenne digand prezegour braz ar C'horaiz en iliz
veur I. Varia Pariz, an Tad Bernard (Bernez) Bro perag a rit kement-se
implij euz tôlennou ha parabolennou an aviel evid o sarmoniou, pa
c'helfec'h kaoud ive euz ar seurd-se en dro d'eoc'h ebarz buhez an dud.
Ne vefe netra da blijoud muoc'h d'an oll.*

— Feiz ! eme an Tud, gouest on, sur, d'hen ober ouz ret.

Ha da gonta raktal diou barabolenn euz an amzer hirio.

1. Malizenn Charlie Chaplin

En unan euz e filmou kenta e weler Charlot da vad o karga e valizenn arôg mond d'an « tren ». Siouaz ! Re striz ar plas. Kaer e-neus starda al lerenn, netra d'ober. Chom a ra beb tro eur penn-lost benag er'mêz : manch eur jiletenn pe gar eur pyjama. Setu neuze Charlie da gemer eur zizailh evid troc'ha kement tra hiroc'h eged ar muzul.

Evelse em oum dirag misteriou Doue : or malizennou (ar sperejou) a vo atô re vihan. Netra ne dalv klask krenna diwarno evid o c'heida. N'eus nemed digemer anezo evel m'emaint em'aint gand o zenvalijenn hag o donderiou.

2. Ar Rozenn

Bez - e oa eur mondian ha d'ezan eur braoig a briz braz. Hen-man a n'em gavas eun devez roudennet divalo dre eun tol dichanz. Mond a ra on den da glask ar gwella euz ar benerien-mein presiuz evid diverka ar roudenn. Hini ebed anezo ne deuas a benn. Setu galvet eur « spécia- liste » gouiekoc'h. Kemer a ra ar berlezenn. Ober a rayo diouti eur rozenn en eur implij ar roudenn miliget, da lared eo tech ar mean en d'eun evid farda ar gorzenn, ken ma oa gwelet ar berlezenn o tond da veza kaeroc'h eged biskoaz.



SON AN DISTRO

gand NAIG ROZMOR

*Ar houmoul ' oa ken du
War gribenn Menez-Bre,
M'eo tehet d'an harlu,
O Breiz ! da vugale.*

*Méd dond a raint èn-dro,
Hentchet gand o banniel,
Da blanta gwez-dero
Evel Pobl Israel.*

*Rag me 'glèv mouez ar vran
Dreist mêziou ar vro zioul
O halver d'an emgann
Ar sklav euz e di-zoul.*

*Hirio 'kan ar « Stivell » :
Diwallit Gallaoued,
Ar goulmig 'nij uhel
Pa deh euz he haoued.*

*Seh an daelou c'hwero
Skuillet oh hirvoudi,
Abaoe m'eo maro
Tan oaled da di.*

*Ya, mond a raint èn-dro,
Bugale Breiz-Izel,
Da blañta gwez-dero
Evel Pobl Israel.*





L'abbaye de St-Mathieu avant les destructions anglo-hollandaises, d'après la lithographie du grand artiste brestois Ozanne, qui nous montre un moine et des canonnières en action lors d'une attaque de vaisseaux ennemis.